

Nérée Beauchemin

Patrie intime



BeQ

Nérée Beauchemin

(1850-1931)



Patrie intime

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 61 : version 1.3

Nérée Beauchemin n'a publié de son vivant que deux recueils de poésie : *Les floraisons matutinales* en 1897, et beaucoup plus tard, en 1928, *Patrie intime*. On le rattache aux poètes du Terroir, qui se proposaient « de chanter la terre natale ce qu'elle représente comme gardienne des traditions religieuses, patriotiques et paysannes ».

« La vie de Nérée Beauchemin est celle d'un honnête et fidèle médecin de campagne qui n'a quitté Yamachiche, village où il est né en 1850, que pour faire ses études secondaires au séminaire de Nicolet et de médecine à l'Université Laval ; il passera le reste de son existence dans sa paroisse, consacrant ses loisirs à la poésie, à l'écart de toute coterie littéraire. »

Histoire de la littérature canadienne-française.

Image de la couverture

Maurice Galbraith Cullen (1866-1934), *Coupe de bois en hiver, Beaupré*. 1896 (huile sur toile, 63,9 X 79,9 cm ; Hamilton, Art Gallery of Hamilton, don du Women's Committee, 1956).

Nérée Beauchemin, sa dernière œuvre :
« Patrie intime ».

par Louis Dantin (1865-1945).

Poètes de l'Amérique française (2^{ème} série)

Selon la version des Éditions Albert Lévesque, Montréal, 1934.

Les gloires modestes peuvent être tardives, mais elles ont chance d'être durables. La renommée, souvent dédaigneuse des êtres qui ne font pas de bruit, se souvient pourtant quelque jour des vrais talents restés obscurs, des beaux efforts inaperçus, des hommes et des œuvres qui survivent par leur seul mérite. Nérée Beauchemin, un des poètes les plus charmants que notre terroir ait produits, un ancien dont la vie a presque enclos notre histoire littéraire, semble enfin recevoir chez nous cette justice. Son dernier livre, *Patrie Intime*, en nous révélant à nouveau des qualités exquisés, a forcé l'attention sur son œuvre passée, sur sa vieillesse restée si étincelante et si jeune. En ce moment même un hommage s'organise qui réunira autour du vigoureux ancêtre, du doyen encore agissant de tous nos rimeurs, un large cercle d'admirateurs et de disciples. Ses louanges seront célébrées, ses chants acclamés et redits. Il sera sûr enfin d'avoir été

compris, d'avoir éveillé par sa voix une réponse dans l'âme canadienne. Nul temps n'est mieux choisi pour étudier ces derniers poèmes, dans lesquels sa personnalité littéraire se complète et se précise, où éclatent tous ses dons riches et délicats. En découvrir l'inspiration, le but, en évaluer le moule artistique, ce sera démontrer que notre estime ne s'égaré pas, et joindre un témoignage de plus à ceux qui vont combler le rhapsode presque octogénaire.

Nérée Beauchemin, dans ce recueil comme dans ses œuvres précédentes, s'avère un symphoniste au mode bien défini, à la gamme fixée et concrète. Il ne vise pas à l'art cosmopolite, aux visions évoquant des stèles écroulés, des palmiers lointains ; aux fresques où se retracent des pans entiers de l'histoire humaine. Pas davantage il n'est curieux des doutes hardis qui séduisent l'âme, de ses problèmes, de ses passions brûlantes, de ses souffrances qui accusent le destin. Son cœur, son instinct, son attrait, l'entraînent vers des objets plus simples et plus proches de lui. La nature qui l'émeut, ce n'est pas la Cybèle tragique, mère des pics, des abîmes, des déserts et des jungles, mais la terre verdoyante sur laquelle rit le grand soleil, celle des prés, des guérets, des érablières, qu'il a pu contempler du pas de sa porte, épandue tout au long des routes et des ruisseaux de Yamachiche. De même, les âmes qu'il réfléchit ce sont des âmes voisines, celles de frères et de sœurs enracinés comme lui au sol, survivants d'épreuves séculaires, gardant, à travers tout l'amour de leur passé, le courage de leurs tâches, la sécurité

de leur foi et de leurs espoirs. Beauchemin, comme Fréchette d'ailleurs et comme Pamphile Lemay, est essentiellement un poète du sol, mais dans un rayon, semble-t-il, encore plus restreint, avec une concentration plus menue et plus intime. On pourrait dire de lui qu'il n'a jamais vu Carcassonne ; mais il a bien vu, par exemple, tout ce qui s'étale en deçà, et il s'en contente. Chez lui aucune trace d'exotisme ; nul tableau que n'enserme l'horizon natal ; – dans cet horizon même, des coins isolés et secrets qu'il est seul à connaître et à explorer. S'il sort un instant de ce cercle, c'est pour saluer d'un vol bref l'autre patrie, la France ancienne, qu'il aime presque autant que la nouvelle, ou plutôt qu'il unit à elle dans une seule ferveur ; mais il revient bientôt à sa France à lui, celle dont il déclare :

*La France où mon âme est toute,
Ma France, c'est mon pays.*

Tout lui est cher dans ce jardin de sa pensée : – il en admire les champs, les bois, les fleurs, les oiseaux, les moissons ; il aime à voir fumer ses foyers paisibles ; il s'attarde à ses vieilles maisons qu'emplit encore l'âme des aïeules : il loue ses paysans robustes, ses ménagères prudentes et ses vierges jolies ; il répète ses curieuses légendes ; il s'éprend de son vieux parler qui lui semble une précieuse relique. Dans toutes ces notations circulent une

chaleur spontanée, une émotion d'autant plus vraie qu'elle demeure discrète et ne jette jamais les hauts cris. – Et des images qu'il trace il tire des sens, des allusions, qui transposent la matière visible dans le domaine de l'esprit. Cette poésie n'est pas seulement colorée, exacte : en modelant les êtres elle les affine, les subtilise, leur infuse une âme et un cœur.

Quelles strophes à la fois tendres et symboliques il consacre à l'érable, au vieil orme, au fleuve, au berceau, à la cloche ! Quels mélancoliques dessous surgissent des quatrains de *La Maison vide* ! Quelles notes limpides et fraîches comme celles de l'oiseau même trillent dans *Le Rossignol*, *Le Pinson*, *Le Goglu*, *La Perdrix* ! Quelle scène d'apothéose suscite cette *Glaneuse* (qui devrait pourtant, il me semble, s'appeler la Fermière), fêtée par les êtres rustiques dont elle est la reine, dans la gloire du soleil levant ! scène dont la pose lyrique rappelle le « geste auguste du semeur » :

Debout, le buste droit, la poitrine gonflée
Du souffle que dilate et rythme le travail,
Elle attend, tout de toile et de laine habillée,
Le départ pour les champs des gens et du bétail.

*Et la cour de la ferme, et la longue rangée
Des bâtiments, fenils et granges, ont frémi
Aux rustiques rumeurs dont la brise est chargée
Par un matin joyeux d'avoir longtemps dormi.*

*« Bonjour à toi, bonjour ! » à la fois semblent dire
Les blés dont la rosée achève le roui ;
Et les herbes des prés que le vent fait bruire
Semblent balbutier un poème ébloui.*

*« À toi tout le cristal dont mon eau se fait gloire ! »
Dit le puits. « C'est pour toi, c'est pour ton bel amour
Ô reine des moissons, que j'offre et donne à boire
À ton homme, à ta fille, à tes fils, tout le jour. »*

*Mais voici que soudain, frappant toutes les choses
Et les êtres qu'enchaîne encore le sommeil,
« Gloire à toi ! » dit l'Aurore ; « à toi toutes mes roses ! »
– « Femme, à toi tout mon or ! » répond le grand Soleil.*

*La Maison Solitaire est une autre esquisse où bat la
nervosité sourde, la vie secrète des choses inanimées. Maison*

enfouie sous la vétusté de ses mousses, perdue dans l'ennui des champs vides, dans le silence glacé des soirs ; sur laquelle pèse le deuil de tant de morts qu'elle a veillés ; morte elle-même, on dirait, avec son seuil muet et ses fenêtres closes. Mais il suffit de l'apparition d'un enfant, d'un cri joyeux qu'il jette à l'aube, pour la faire vivante et vibrante, pour lui faire reprendre avec énergie la routine de ses tâches. Et cette résurrection se lève avec une saisissante beauté. Splendides aussi, les strophes vouées au passé vénérable, au souvenir de nos héros. Elles rayonnent plus que de l'enthousiasme : elles ont l'exaltation, la piété d'un culte. Odes à Brébœuf, à Montcalm, à Crémazie, d'une envolée si large et d'un accent si attendri ; – et ce morceau étrange, *Papineau*, où luttent l'admiration humaine et l'effroi des verdicts divins, que termine ce trait lapidaire :

*Ô troublante hantise ? ô tristesse ! L'Histoire
Devant Dieu, le seul juge infaillible des temps
Interdite, s'arrête... Et le burin de gloire
Sur les tables de bronze est encore en suspens.*

Car, on doit le noter, cette muse, étant si canadienne, est par là chrétienne et mystique. La foi, pour elle, outre qu'elle est une sève plongeant jusqu'aux racines de l'âme, est une tradition, un héritage, une part de la patrie intime : et cela lui assure un double amour. Comme ce fidèle sent bien la haute

poésie des mystères, et comme il l'exprime noblement ! On se demande pourquoi la poésie religieuse est, de nos jours, si faible et si fade. Parmi cette masse de rimes encombrant les revues pieuses, on est surpris de ne trouver qu'élans anémiques et informes, effusions indigentes bêlant une sensiblerie puérile, couplets sans pensée et sans style où la foi est rapetissée, où l'amour de Dieu même veut des caresses de cinéma. Ces musettes futiles, cette eau claire, en même temps brouillée, ne reflètent à aucun degré le sérieux des dogmes, la majesté des rites, la terreur de l'Horeb ou du Calvaire. C'est de la religion diluée et dénaturée. Et dire que ces poulets succèdent aux *Fioretti*, à Ruysbrock, à Hildegarde, aux cantiques de Saint-Jean de la Croix et de Sainte-Thérèse ! Mais n'ayez crainte que Nérée Beauchemin maltraite ainsi sa foi bien-aimée : il l'a placée dans des régions plus hautes. Elle le captive non pas par des émois mesquins, mais par ses splendeurs surhumaines, par ses bienfaits profonds, par l'appui qu'elle donne à la vie. Il lui demande, non des chatouillements, mais de puissantes et salutaires secousses. Et ce qu'il chante en elle, c'est ce qu'elle a de grand, de fort, de radieux en même temps que de maternel et de tendre. Je crois sans hésiter qu'avec Paul Claudel, Francis Jammes, et leurs émules si parsemés, Nérée Beauchemin puise aux vraies sources de la poésie catholique, qu'il lui rend la sincérité, l'orthodoxie, le sens mystique, l'émotion saine qui lui ont manqué si longtemps. Dites si cette *Liturgie* ne claironne pas le Verbe Sacré, ne vous frôle pas du souffle ardent des

Pentecôtes :

*Précédant les flambeaux et le thuriféraire
Et par les deux induis en triomphe escorté,
Le diacre, portant haut l'évangélique,
Monte à l'ambon, parmi l'encens et la clarté.*

*Il monte, glorieux, et sur l'aigle de cuivre
Dont la grande aile semble ouverte pour l'essor
Il expose, il étale, il déroule le livre
Tout fleuroné de pourpre et tout niellé d'or.*

*Sur le vélin sacré par trois fois il balance
L'encensoir, et, tourné vers le Septentrion,
Il chante. Toute oreille écoute. Le silence
Des neufs vibre aux éclats de l'intonation.*

*Debout, peuple, debout ! Dieu parle, et sa parole
Du lointain crépuscule au plus lointain levant,
Dans tout l'orbe des cieux, par tout l'univers, vole
Sur les ailes de l'aigle et sur l'aile du vent.*

Le même courant intense électrise le *Rameau Bénit, Veni*

Creator, La Prière Ancestrale, Ô Prêtre, Auguste Ami!
pièces magistrales, absolument superbes. Dans une éloquente fantaisie, confondant en une seule les deux traditions qu'il vénère, le rêveur fait tinter cet *Angélus Lyrique*, en l'honneur à la fois de la dame du manoir et de la Dame des cieux. *Le vent qui souffle du couchant* soulève les voiles d'horizons calmes pour l'homme qui a longtemps vécu ; et c'est lui-même sans doute que l'auteur exhorte à l'espoir en face de l'au-delà plus proche :

*Toi qui marches vers l'Inconnu
Sous le frisson qui te pénètre
Jusqu'au plus profond de ton être,
Tu trembles comme un homme nu.*

*Voici l'invisible frontière
De ces impénétrables lieux
Où commence à poindre à tes yeux
Le lever de l'autre lumière.*

.....

*Vers cet éternel lendemain,
Dieu des temps, c'est toi qui me pousses ;
Dans la douceur de la secousse
Je sens la douceur de ta main.*

Mais il ne faut pas se méprendre au mérite de cette poésie, aux causes qui la font si vivante ; croire qu'elle est toute dans l'élévation, le mouvement, la chaleur émue. Il est clair, au contraire, qu'elle possède en outre l'art, le métier, le savoir-faire. Un art très précis, très subtil, soucieux du détail, choisissant ses couleurs avec une discrétion savante. – C'est en cela que Nérée Beauchemin a été chez nous un précurseur, devançant la technique des nouvelles écoles. Au temps où Crémazie, Fréchette, suivaient résolument les traces du tout-puissant Olympio, Nérée Beauchemin découvrait déjà les points caducs du romantisme ; il cherchait un art moins pompeux, plus simple, et mieux adapté à la vie. Il se créait une strophe personnelle, où perçait la poursuite de l'expression choisie, de l'image sobre, du mot enchâssé comme une pierre, et s'apparentait de la sorte à Coppée, à Sully-Prud'homme. Il préférait aux mètres lourds le quatrain octosyllabique, plus agile et plus souple aux jeux lutinants de la rime. Il bannissait le trope tapageur, violent, heurté, pour la suggestion délicate qui jette son sens comme un arôme. Toujours il gardait dans son vers la logique, la clarté françaises. Aussi, de tous nos poètes de cette ère est-il sûrement le plus « artiste », – et même les plus récents dépassent-ils sa forme habile ? J'en connais très peu qui pussent faire plus moderne et plus sculptural que ceci, étaler mieux la couleur pour elle-même :

*La profondeur du ciel occidental s'est teinte
D'un jaune paille mûre et feuillage rouillé,
Et, tant que la lueur claire n'est pas éteinte,
Le regard qui se lève est tout émerveillé.*

*Les nuances d'or clair semblent toutes nouvelles
Le champ céleste ondule et se creuse en sillons
Comme un chaume, où reluit le safran des javelles
Qu'une brise éparpille et roule en gerbillons.*

*Chargé des meules d'ambre où luit, par intervalle,
Le reflet des rayons amortis du soleil,
Le nuage, d'espace, en espace, dévale,
Traîne, s'enfoncé, plonge à l'horizon vermeil.*

*Mais l'ombre, lentement, traverse la campagne
Et glisse, à vol léger, au fond des plaines d'or.
Septembre, glorieux, derrière la montagne
A roulé, pour la nuit, le char de Messidor.*

Par la finesse de sa diction, par la grâce de sa touche,
autant que par l'envol et la sympathie de son rêve, Nérée

Beauchemin demeure au premier rang de nos poètes, et il sera difficile de l'en déloger. On a mille fois raison de l'honorer, de lui faire fête. Il faut le remercier aussi : son œuvre est pour nous un bienfait. Sans lui, sans ses vers imprégnés de toutes les choses que nous aimons, notre richesse mentale serait incomplète ; il manquerait un coin à la patrie intime.

Patrie intime

(La Librairie canadienne française, Ltée, 1928.)

*Sous le signe de la verveine,
herbe magique de l'amitié,
dont la fleur, suivant feu ma grand'mère,
semble dire : Aimez-moi !
je dédie ce livre
à ma femme, à mes fils, à mes filles,
qui m'ont donné la douceur de vivre
dans l'orbe de musique et d'encens du clocher.*

NÉRÉE BEAUCHEMIN

Prélude

Jadis, aux champs, seuils et croisées,
S'ornaient de bouquets toujours frais,
Comme, au matin, sous les rosées,
Les prés, les jardins, les forêts.

Tout l'été, fenêtres ouvertes,
Le logis sentait le terroir,
Comme feuilles de menthes vertes,
Comme neige et miel de blé noir.

Ainsi, l'antique métairie,
Soufflait en parfums, dès le seuil,
Avec quelle coquetterie !
Les amitiés du bon accueil.

Ô fraîcheur des choses lointaines !
Trois roses, plus qu'en d'autres temps,
Trois lys de France, trois verveines,
Fleuraient comme tout un printemps.

Du même agreste filigrane
Que, dans ses châssis, étalait
La vieille maison paysanne,
Je filigrane ce feuillet.

Et si je savais que mon livre,
Par leurs charmes ensorceleurs,
Pût se faire aimer, et revivre,
Je l'ornerais de mille fleurs.

Patrie intime

Patrie intime

Je veux vivre seul avec toi
Les jours de la vie âpre et douce,
Dans l'assurance de la Foi,
Jusqu'à la suprême secousse.

Je me suis fait une raison
De me plier à la mesure
Du petit cercle d'horizon
Qu'un coin de ciel natal azure.

Mon rêve n'a jamais quitté
Le cloître obscur de la demeure
Où, dans le devoir, j'ai goûté
Toute la paix intérieure.

Et mon amour le plus pieux,
Et ma fête la plus fleurie,
Est d'avoir toujours sous les yeux
Le visage de ma patrie.

Patrie intime de ma foi,
Dans une immuable assurance,
Je veux vivre encore avec toi,
Jusqu'au soir de mon espérance.

Vieille maison

Ne fut-il pas bâti par quelque duchesse Anne
Ce logis d'ancien noble et de petit seigneur
Qui nous offre, fleuri de grâce paysanne,
Le portique amical de son perron d'honneur !

Le mur n'est pas creusé de la niche à treillage
Où le naïf aïeul plaçait le saint patron,
Mais, suivant la coutume, une pieuse image,
De la porte dévote, orne encore le front.

Comme le buis pascal et la rose bénite,
Pour celui qui l'expose avec dévotion,
L'image, sur le toit que la famille habite
Fait descendre du ciel la bénédiction.

Vieilles maisons ! Chacune, ont leur Jésus, leur Vierge,
Leurs saints de confiance et leurs saintes de choix ;
Elles aiment offrir le bouquet et le cierge,
L'une, au bon saint Joseph, l'autre, au bon saint François.

Sous l'arche des auvents que spiritualise
Le candide dessin d'un mystique imagier,
Comme on passe et repasse un portique d'église,
Passe et repassera le peuple du foyer.

La bonne duchesse Anne habite l'autre monde ;
Si le ciel lui permet un jour de voyager,
Quand elle aura fini le cercle de sa ronde,
Dans quels relais anciens ira-t-elle loger ?

Où trouver les vieux murs et les niches votives ?
Les traverses en croix du rustique pignon ?
Et l'oratoire à jour où messire saint Yves
Éclipsait saint Corneille et son lourd compagnon ?

Où la reverrons-nous la douce demeure ?
La maison bienveillante, ouverte au bon passant,
Qui va donner le gîte à la dame de France,
Et pleurer de tendresse en la reconnaissant ?

Duchesse, arrête ici ! La maison canadienne,
Toute vibrante aux sons des clochers d'alentour,
Des morts et des absents de la lignée ancienne,
Semble, comme en prière, attendre le retour.

Malgré l'âge et les deuils, elle fait bon visage.
La vitre, tout le jour, a des reflets très doux ;
Et, tout le jour, la porte offre un royal passage.
Duchesse, entrez ! Soyez céans comme chez vous.

Que l'hôte cordial se lève de sa chaise,
Et, que l'hôtesse, avec la cousine des rois,
Déclare parenté catholique et française,
Par le sang, par le cœur, par l'âme d'autrefois.

Ma lointaine aïeule

Par un temps de demoiselle,
Sur la frêle caravelle,
Mon aïeule maternelle,
Pour l'autre côté de l'Eau,
Prit la mer à Saint-Malo.

Son chapelet dans sa poche,
Quelques sous dans la sacoche,
Elle arrivait, par le coche,
Sans parure et sans bijou,
D'un petit bourg de l'Anjou.

Devant l'autel de la Vierge,
Ayant fait brûler le cierge
Que la Chandeleur asperge,
Sans que le cœur lui manquât,
La terrienne s'embarqua.

Femme de par Dieu voulue,
Par le Roy première élue,
Au couchant, elle salue
Ce lointain mystérieux,
Qui n'est plus terre ni cieux.

Et tandis que son œil plonge
Dans l'azur vague, elle songe
Au bon ami de Saintonge,
Qui, depuis un siècle, attend
La blonde qu'il aime tant.

De la patrie angevine,
Où la menthe et l'aubépine
Embaument val et colline,
La promise emporte un brin
De l'amoureux romarin.

Par un temps de demoiselle,
Un matin dans la chapelle,
Sous le poêle de dentelle,
Au balustre des époux,
On vit le couple à genoux.

Depuis cent et cent années,
Sur la tige des lignées,
Aux branches nouvelles nées,
Fleurit, comme au premier jour,
Fleur de France, fleur d'amour.

Ô mon cœur, jamais n'oublie
Le cher lien qui te lie,
Par-dessus la mer jolie,
Aux bons pays, aux doux lieux,
D'où sont venus les Aïeux.

La petite Canadienne

Elle est bonne, franche, et telle
Que l'amoureux de chez nous
Ne courtise et n'aime qu'elle.
Et, de vrai, c'est la plus belle,
Avec ses jolis yeux doux.

Beauté d'idylle naïve,
Elle a l'air, le teint vermeil,
De cette prime fleur vive,
Qui, malgré le gel, hâtive,
Fleurit sous un froid soleil.

Hormis cette grâce fine,
Charmes purs, charmes frais,
Joliesse féminine
Que la nature dessine,
Je lui sais plus rares traits.

Compatriote chérie,
Où je te vois et t'entends,
Où tu ris, c'est la patrie,
Revivante, refleurie,
Dans un rayon de printemps.

Ton sourire nous enivre ;
Ta vaillance est notre espoir ;
Le divin bonheur de vivre,
Nous le trouvons à te suivre
Par le chemin du devoir.

La Saint-Jean-Baptiste appelle
La nationalité.
Viens, ma chère, fais-toi belle ;
Dans la fête solennelle,
Viens marcher à mon côté.

Viens !... et mets, pour qu'on le dise,
Cocarde parlante, autour
De ton chapeau de payse,
La feuille qui symbolise
Le patriotique amour !

Première entre les premières,
Prends ta place dans nos rangs.
Fière au-dessus des plus fières,
Française, de nos bannières,
Ferme et haut, tiens les rubans !

Salut, princesse lointaine,
Seigneuresse des vieux lys !
Haute dame souveraine
De cette claire fontaine
Qu'ombragent les bois jolis !

Les fils n'aiment plus la terre ;
Ô patronne, enseigne-leur
Le patriotisme austère,
Le bon travail salutaire,
Qui rend solide et meilleur.

Grande chrétienne, humble sainte,
Qui, forte divinement,
Monte au calvaire, et, sans plainte,
Souffre et meurt, ivre d'absinthe,
Sur ta croix du dévouement !

Oh ! quelle gloire est la tienne !
Tu représentes, pour moi,
La pure race ancienne.
Petite Canadienne,
La France, en nos cœurs, c'est foi.

Le Laboureur

Redonne tes bras à la Terre.
Que, par l'apport de tes travaux,
Elle accomplisse le mystère,
Le prodige des blés nouveaux.

Aux lointains conseils de l'Ancêtre,
Aux ordres clairs de ton pays,
Au commandement du grand Maître,
En bon serviteur, obéis.

Prépare la glèbe. Commence
La grande œuvre où l'on voit s'unir
L'homme qui fournit la semence,
Et Celui qui vient la bénir.

Avant de pousser ta charrue,
Et pour prouver ce que tu crois,
Homme de Dieu, d'une main drue,
Fais un large signe de croix.

Et toi, grand Soleil des semailles,
Soleil, dans ton ascension,
Au rythme des bras qui travaillent,
Répands ta bénédiction !

La bénédiction sacrée
De toute peine et tout amour ;
La bénédiction qui crée
Le pain joyeux de chaque jour ;

La bénédiction profonde
De ces miraculeux rayons
Qui font pousser la moisson blonde,
À pleins guérets, à pleins sillons.

Afin que le champ de l'Ancêtre,
Pour toute gloire et tout honneur,
De Père en Fils, ne cesse d'être
Le plus beau jardin du Seigneur.

La Glaneuse

Dans l'encadrement clair de la grand'porte ouverte,
Que le géranium tout odorant fleurit
De son aigrette rouge et de sa feuille verte,
La glaneuse robuste apparaî, et sourit.

Debout, le buste droit, la poitrine gonflée
Du souffle que dilate et rythme le travail,
Elle attend, tout de toile et de laine habillée,
Le départ pour les champs des gens et du bétail.

Et la cour de la ferme et la longue rangée
Des bâtiments, fenils et granges, ont frémi,
Aux rustiques rumeurs dont la brise est chargée,
Par un matin joyeux d'avoir longtemps dormi.

Bonjour à toi, bonjour, à la fois semblent dire
Les blés dont la rosée achève le roui ;
Et les herbes des prés que le vent fait bruire
Semblent balbutier un poème inouï.

À toi, tout le cristal dont mon eau se fait gloire,
Dit le puits. C'est pour toi, c'est pour ton riche amour,
Ô reine des moissons, que j'offre et donne à boire,
À ton homme, à ta fille, à tes fils, tout le jour.

Mais voici que soudain, frappant toutes les choses
Et les êtres qu'enchaîne encore le sommeil,
Gloire à toi, dit l'Aurore : à toi, toutes mes roses !
Femme, à toi, tout mon or, répond le grand Soleil.

Le Ber

La campagne, comme autrefois,
Avec le bahut, et le coffre,
Et l'armoire à vitrail, nous offre
Le ber à quenouilles de bois.

Dans le cœur d'un merisier rouge,
L'aïeul a taillé les morceaux ;
Et la courbe des longs berceaux
Illustre la naïve gouge.

Que la mère y couche un garçon,
Ou qu'une mioche y respire,
L'orgueil n'y voit que le sourire
Et la vigueur du nourrisson.

Sur la paille de ce lit fruste,
Les marmots auront un sommeil
Qui, tels l'air pur et le soleil,
Rend plus beau, plus frais, plus robuste.

Aux angles du salon fermé,
Le mobilier poussiéreux se fane,
Mais dans l'alcôve paysanne,
Le ber ancien n'a pas chômé.

Ce qu'il berce avec tant de joie,
Berce et berce, bon an, mal an,
Dans son bâti tout brimbalant,
C'est l'être que le ciel envoie.

C'est l'enfant de l'humble maison,
Nourri par la terre féconde
Où toute bonne graine abonde,
Et tout fructifie à foison.

Près du lit funèbre où l'ancêtre,
Le Christ aux doigts, fut exposé,
Au cœur du dernier baptisé,
Le vieux cœur français va renaître.

Et le toit natal, chaque jour,
Béni la race triomphante
Dont la suite immortelle enfante
La vertu, la force, l'amour.

Le branle du Sanctus

Dans l'air religieux des dimanches, ondulent
Ces accords, graves comme un angélus du soir,
Que les cloches de bronze, au rythme d'encensoir,
Au sanctus de la messe, en sourdine, modulent.

Sanctus ! Sanctus ! Rosaire aux doigts, priant tout bas,
Grand'mère, dans un rêve extatique plongée,
D'un seuil à l'autre seuil, par la chambre imagée,
Promène le marmot qui fait ses premiers pas.

Le pied rose, à demi, sur le plancher se pose,
Et le petit genou fléchit à tout moment.
La pavanne pieuse est un encensement ;
Le couple oscille, à chaque escousse, à chaque pause.

Sonnerie et lumière animent le tableau,
Et, dans un harmonique unisson, font cortège
Aux cheveux blancs qu'argente une mousse de neige,
Aux blonds cheveux que berce un roulis de berceau.

Ils vont, tant que le branle épand ses larges ondes,
Très révérencieux, comme en procession.
On croit ouïr des voix de bénédiction.
Et l'humble vieille songe à des choses profondes.

La cloche, semble-t-il, rythme l'envolement
Du bonnet de baptême aux blancheurs irréelles,
Et le balancement du clocher de dentelles
Qui pointe, comme flèche, au chef de grand'maman.

Sanctus ! Dans l'or léger que la vitre tamise.
Dans l'or que dissémine un soleil de juillet,
Les deux fronts inégaux se nimbent d'un reflet,
Et la chambre éblouit comme une nef d'église.

Sanctus ! Heureux l'enfant qui commence à marcher
En ces murs imagés que le cierge illumine,
Et qui, de Chandeleur en Chandeleur, chemine
Dans l'orbe de musique et d'encens du clocher.

Mère glorieuse

Viens entre les bras de ta mère,
Viens, tes beaux grands yeux dans les siens,
À son épaule, à ta manière,
Nouer tes doigts de rose. Viens !

Viens ! Que ta bouche sur sa bouche
Dépose un baiser triomphant :
Que l'âme de ta mère touche
À ta divine âme d'enfant.

Son cœur est glorieux d'entendre
Ton cœur de française, ton cœur,
Dans une poitrine si tendre,
Battre d'un rythme aussi vainqueur.

Son corps frémit de fibre en fibre,
Et vibre, à chaque battement,
Comme à la moindre touche, vibre
Un harmonieux instrument.

Prophétesse de ton aurore,
Ta mère sait ce qu'elle sent,
Dans le bruissement sonore,
Dans l'allégresse de ton sang.

Cœur de son cœur, tu lui fais croire
À la richesse du Seigneur
Qui lui donne une telle gloire,
Et lui promet un tel bonheur.

Cœur de son cœur, que ta pensée,
Radieuse, vibre toujours,
Idéalement cadencée,
À l'unisson de ses amours.

Accomplis tout ce que réclame
La noblesse de tes aïeux,
Pour être, ici-bas, grande dame,
Et, grande sainte, dans les cieux.

La Rédemptrice

Petite enfant, parmi nos larmes,
Dis-moi, pourquoi viens-tu t'offrir ?
Parmi nos misères, tes charmes
Vont-ils fleurir ?

Toi plus chère que tout chose,
Rose qu'un souffle peut flétrir,
Ton tendre cœur, ô tendre rose,
Va-t-il s'ouvrir ?

Au ciel, d'où tu viens, monte vite.
La terre ne peut te nourrir.
Le lait d'amour, pauvre petite,
Vient de tarir.

Pour la marâtre adoratrice
Qui devrait, en Dieu, te chérir,
Que viens-tu faire, ô rédemptrice,
Sinon souffrir ?

Toi, si frêle, toi qui te pâmes
Et pleures à nous attendrir,
Que viens-tu faire, pour nos âmes,
Sinon mourir ?

Une Sainte

Chère défunte, pure image
Au miroir des neiges d'antan,
Petite vieille au doux visage !

Petite vieille au cœur battant
Des allégresses du courage,
Petite vieille au cœur d'enfant !

Auguste mère de ma mère,
Ô blanche aïeule, morte un soir
D'avoir vécu la vie amère !

Figure d'âme douce à voir
Parmi l'azur et la lumière
Où monte l'aile de l'espoir !

Beauté que nul pinceau n'a peinte !
Humble héroïne du devoir,
Qui dans le Seigneur t'es éteinte !

Je t'invoque comme une sainte.

Le dévidoir à sonnette

Débris de cette France antique
Que nos cœurs aimèrent d'amour,
Meuble dont le charme rustique
S'est évanoui sans retour ;

Archaïque machine usée
Dont le temps a cassé les reins,
Et, de la dernière fusée,
A dévidé les derniers brins ;

Toi qui, des coups de ta sonnette,
Interrompais, tous les vingt tours,
Dans sa dolente chansonnette,
La tisserande des vieux jours ;

Dévidoir, qui te faisais gloire
D'avoir les ailes de l'oiseau,
Et, dans ton envol giratoire,
De compter les fils du fuseau ;

Ta note, tant de fois frappée,
Évoque tous ces coups du sort
Par lesquels est entrecoupée
La chanson, qu'étrangle la Mort.

Les grandes aiguilles

Grandes aiguilles d'un autre âge,
Dites-nous vos secrets perdus,
Et remettez-vous à l'ouvrage,
À vos longs tricots assidus.

Comme aux doigts perclus des aïeules,
Grandes aiguilles d'acier fin,
Aux doigts agiles des filleules,
Recompter les mailles sans fin.

Pour tous les martyrs de la guerre,
Pour ces pauvres petits troupiers,
Dont la froidure et la misère
Écorchent les mains et les pieds.

Débobinez les riches laines
Que file le rouet de bois,
Et tricotez bas et mitaines
Qui garantissent des grands froids.

Aiguilles de la tant aimée,
Que vos tricots gardent un peu
De la chaleur accoutumée
Que l'on respire au coin du feu.

La maison vide

Petite maison basse, au grand chapeau pointu,
Qui, d'hiver en hiver, semble s'être enfoncée
Dans la terre sans fleurs, autour d'elle amassée.
Petite maison grise, au grand chapeau pointu,
Au lointain bleu, là-bas, dis-le-moi, que vois-tu ?

Par les yeux clignotants de ta lucarne rousse,
Pour voir plus clair, plus loin, tu sembles faire effort,
Et froncer les sourcils sous ton chapeau de mousse.
Vers ces couchants de rêve où le soleil s'endort,
Pour voir plus clair, plus loin, tu sembles faire effort.

Il est couché, là-bas, au fond du cimetière,
Celui qui t'aime encore autant que tu l'aimais.
Petite maison vieille, au chapeau de poussière,
Celui qui t'aime encore autant que tu l'aimais,
L'absent, tant regretté, ne reviendra jamais.

La maison solitaire

Seule, en un coin de terre où plane la tristesse
Et le mélancolique et vague ennui des soirs,
La vieille maison blanche, aux grands contrevents noirs,
Pleure-t-elle ses gens, son hôte, son hôtesse ?

Avec sa porte close et ses carreaux en deuil
Qui ne semblent, au loin, qu'un vapoureux décalque,
La maison blanche et noire a l'air d'un catafalque
Érigé sur le vide et la nuit d'un cercueil.

À la croix des pignons tachés d'ocre et de suie,
Comme un crêpe fané, la mousse vole au vent,
Et l'on dirait, parfois, qu'il tombe de l'auvent
Une neige de cendre et des larmes de pluie.

Trois générations ont peiné dans ce lieu :
Trois générations de laboureurs de terre
Ont vécu longuement le rêve solitaire,
Qui commence à l'autel et finit devant Dieu.

Tout semble mort... Soudain, la vitre qui brasille
S'ouvre, et, tel qu'au matin, brille un coquelicot,
Une face vermeille apparaît, et l'écho
Éparpille un fredon d'enfant qui s'égosille.

Rouge d'orgueil, le fier petit gars d'habitant,
Que le ber ancestral a couvé dans la paille,
Du jeu d'un gosier d'or, éblouit la marmaille
Et fait taire le merle et le coq éclatant.

Et la vieille maison, tant de fois attristée
Par le glas et l'adieu des funèbres convois,
Reprend jeunesse et vie au seul son de la voix
Qui conjure l'ennui, dont son âme est hantée.

Le vieil âge n'est plus. Voici le jeune temps :
L'aurore entre malgré la fenêtre morose ;
La chambre se plafonne et se meuble de rose ;
La maison recommence à vivre ses vingt ans.

Et le chef du travail, dehors à cœur d'année,
Béni l'horizon clair et le soleil levant,
Le nuage et l'oiseau, la rosée et le vent,
Qui lui promettent tous une belle journée.

Au grand soleil des champs

Le fleuve

Depuis l'âge orageux des aurores premières
Où tout un ciel pleuvait sur un monde naissant,
Suivi d'un infini cortège de rivières,
Au large, à plein chenal, en triomphe, il descend.

Superbe, délivré des ténèbres sauvages
Et des enchantements des noirs Esprits du mal,
Il proclame aux nouveaux soleils de ses rivages,
Son noble nom de saint, son beau nom baptismal.

Reflétant les espoirs des races obstinées
Dont les fils ont connu les pleurs des sombres jours,
Le vieux fleuve, le fleuve aux vastes destinées,
Le Saint-Laurent poursuit son voyage au long cours.

En vain le précipice irrite sa puissance ;
De l'abîme à l'abîme, il redouble ses bonds.
Il passe. Tout le bruit de son effervescence
À la longue, s'apaise en des calmes profonds.

De la plus humble côte au plus haut promontoire,
D'amont jusqu'en aval, tout le long de ses bords,
Cent clochers, au matin, célèbrent son histoire,
Et cent clochers, au soir, modulent leurs accords.

Il passe. Que lui font les tributs qu'il absorbe ?
En sera-t-il plus beau, plus grand, plus glorieux ?
Il passe, et l'on verra se résoudre en son orbe
L'émeraude et l'azur de la terre et des cieux :

Mais voici que la Mer ose forcer l'entrée
De l'estuaire où roule un océan de flots :
Devant le Roi des eaux, la Mer exaspérée
Reculé, et sa colère éclate en longs sanglots.

Et le Fleuve, le vieux fleuve, le fleuve immense,
Dont les souffles n'ont pas cessé d'être vivants,
Magnifique de calme et d'orgueil, recommence
Sa marche vers l'aurore et les soleils levants.

Tel, par les champs dorés et par les vertes plaines,
Ce peuple qui déferle et déborde en tous lieux,
Et qui, sous tous les ciels, sent courir en ses veines,
Le sang qui mit sa pourpre aux veines des aïeux.

Illustre peuple issu de ces divines sources
Qui ne pourront jamais décroître ni tarir,
Il passe, à peine ému de ses lointaines courses,
Calme, tranquille, sûr de ne jamais mourir.

L'érable

L'érable au torse dur et fort,
Ébrèche le fer qui l'assaille,
Et, malgré mainte et mainte entaille,
Résiste aux plus grands coups du Nord.

L'hiver, dont le cours s'éternise,
De givre et de neige a tissé
Le linceul de l'arbre glacé.
L'érable est mort ! hurle la bise.

L'érable est mort ! clame au soleil
Le chêne orgueilleux qui s'élance.
L'érable prépare en silence
Le triomphe de son réveil.

Sous le velours âpre des mousses
La blessure ancienne a guéri,
Et la sève d'un tronc meurtri
Éclate en glorieuses pousses.

Des profondeurs d'un riche fond,
L'arbre pousse ; il semble qu'il veuille
Magnifier, de feuille en feuille,
Le miracle d'un cœur fécond.

Il n'a fallu qu'une heure chaude
Pour que soudain, l'on vît fleurir,
Sur les bourgeons, lents à s'ouvrir,
La pourpre, l'or et l'émeraude.

L'érable vit ! chante en son vol
Tout le chœur des forêts en fête :
L'érable, de la souche au faîte
Frémit au chant du rossignol.

Contre la bise et l'avalanche,
Le roi majestueux des bois
A pris, et reprendra cent fois,
Sa victorieuse revanche.

L'érable symbolise bien
La surnaturelle endurance
De cette âpre race de France
Qui pousse en plein sol canadien :

Robuste et féconde nourrice
Dont le flanc, tant de fois blessé,
Des rudes coups d'un fier passé
Porte l'illustre cicatrice.

Les vieux ormes

Sous le vent qui les décime,
Tout tordus et tout penchés,
Les vieux ormes, tout en cime,
Dressent leurs troncs ébranchés.

Leurs fatidiques murmures,
Échos des siècles éteints,
De ramures en ramures,
Sont plus graves, plus lointains.

L'effroi sacré qui les hante
Se répand sur le coteau.
Un oiseau parfois y chante,
Mais il repart aussitôt.

Il n'a pas le cœur à rire,
Le petit chanteur ailé.
Peut-il accorder sa lyre
En un lieu si désolé ?

Seules, dans l'horreur sylvestre
Du bocage qui se tord,
Gémissent les voix, qu'orchestre
Le souffle errant de la Mort.

En vain le pâtre y profère
Ces mots qui, redits trois fois,
De la rouille mortifère,
Délivrent les nobles bois.

Sous le vent qui les décime,
Las de geindre et de souffrir,
Les vieux ormes tout en cime,
Les vieux ormes vont mourir.

Selon le rite champêtre
Que saint Mamert a prescrit,
Invoquons, avec le prêtre,
Le Fils, le Père et l'Esprit ;

Et, par les champs, trois dimanches,
Portant haut la croix d'argent,
Allons lire sous les branches,
L'Évangile de saint Jean.

Les cerises

À l'ombre du fruitier vermeil,
Qui, sous le poids des fruits mûrs, penche,
Qu'il est bon manger sur la branche,
Les grappes chaudes de soleil !

Sur l'arbre qui les a produites,
Et, dans leur chair, a saturé
De sucre le jus empourpré,
C'est notre été qui les a cuites.

C'est le riche terroir natal,
La bonne terre fortunée
Qui nous présente, chaque année,
Les prémices d'un tel régal.

Est-il mirabelles et pêches
Qui puissent nous rassasier,
Comme, aux branches du cerisier,
Nos juteuses cerises fraîches ?

Pourrions-nous trouver autres parts,
Quoi que l'étranger nous en dise,
La savoureuse friandise
De nos vieux fruitiers campagnards ?

En ce pays où tout abonde,
La larve des noirs papillons
Ronge, en ses glorieux haillons,
L'érablière moribonde.

Pour nous dédommager un peu
D'une telle ruine agreste,
Sur le Bien royal qui nous reste,
Brille toujours, soleil de Dieu !

Dans tous les jardins de la plaine,
Au cœur de nos fruitiers caducs,
Fais couler la sève et les suc
Dont la terre natale est pleine !

Pour que le Seigneur, à son jour,
Nous donne à même ses richesses,
Une obole de ses largesses,
Une goutte de son amour.

La branche d'alisier chantant

Je l'ai tout à fait désapprise
La berceuse au rythme flottant,
Qu'effeuille, par les soirs de brise,
La branche d'alisier chantant.

Du rameau qu'un souffle balance,
La miraculeuse chanson,
Au souvenir de mon enfance,
A communiqué son frisson.

La musique de l'air, sans rime,
Glisse en mon rêve, et, bien souvent,
Je cherche à noter ce qu'exprime
Le chant de la feuille et du vent.

J'attends que la brise reprenne
La note où tremble un doux passé,
Pour que mon cœur, malgré sa peine,
Un jour, une heure en soit bercé.

Nul écho ne me la renvoie,
La berceuse de l'autre jour,
Ni les collines de la joie,
Ni les collines de l'amour.

La branche éolienne est morte ;
Et les rythmes mystérieux
Que le vent soupire à ma porte,
Gonflent le cœur, mouillent les yeux.

Le poète en mélancolie
Pleure de n'être plus enfant,
Pour ouïr ta chanson jolie,
Ô branche d'alisier chantant !

Claire fontaine

Claire fontaine où rossignole
Un rossignol jamais lassé,
N'es-tu pas le charmant symbole
D'un cher passé ?

Source de fraîche mélodie,
Qui fait fleurir, sous nos frimas,
Ce rosier blanc de Normandie,
Qui ne meurt pas !

À ce bouton de rose blanche,
L'hiver ne fut jamais fatal,
Non plus qu'au chêne qui se penche
Sur ton cristal.

Oh ! c'est une peine immortelle
Qui s'épanche, en larmes d'amour,
Dans la naïve ritournelle
De l'ancien jour.

C'est un reflet des ciels de France,
Ô fontaine, que tu fais voir,
Dans la limpide transparence
De ton miroir.

La perce-neige des champs

C'est depuis toujours qu'elle essuie
Averses, gels et tourbillons,
La perce-neige des sillons
Qu'un fil de tige, à peine appuie,
Contre le vent, contre la pluie.

Dans le vaste espace de l'air,
Une flamme ensoleille-t-elle
Le nuage qui dégouttelle ?
La petite fleur d'azur clair
Se dresse et reprend le même air.

La verte tige printanière,
Vers le soleil, vers le ciel bleu,
Comme pour rendre hommage à Dieu,
Ne veut pas être la dernière
À hausser son brin de bannière.

Ainsi, le corps de la lignée,
Se dresse et s'anime au contact
Du terroir, et résiste, intact,
Contre la rafale obstinée
D'une sévère destinée.

L'humble habitant de l'avenir,
Par quel miracle et quel mystère,
Et par quel charme de la terre,
Voudra-t-il, pourra-t-il tenir
La bannière du souvenir ?

Le rossignol

Reste dons le bois solitaire,
Loin de tous les oiseaux jaloux.
Tout ce qui soupire est trop doux,
Trop beau, trop divin pour la terre
Où les soupirs doivent se taire.

Ah ! tu chanterais à mourir,
Le cœur gonflé, la gorge pleine,
De tous les sanglots de ta peine.
Tout le mal qui te fait souffrir
Pourrait-il jamais attendrir ?

Chante, au ciel d'avril qui te grise,
L'amour qui cherche un autre amour,
Chante à plein cœur. Le noir vautour
Ne pourra ravir à la brise
La chanson qu'il n'a pas comprise.

Reste caché dans le bois noir,
Où, de feuille en feuille, un murmure
Glisse à peine sous la ramure,
Pour qu'on devine, sans le voir,
Le plus divin chantre du soir.

Le pinson des guérets

Sa turelure est le thème
Tant de fois rossignolé :
« Sème, semeur, sème blé,
« Sème, semeur, sème, sème ! »

Sème et sème à cœur de jour.
Sème en chaume, sème en friche,
Le blé de la blonde miche
Que brunit le sol du four.

Sème ! c'est la bonne lune.
Saint Marc a béni le grain
Qui doit rendre, en bon terrain,
Trente mesures pour une.

Les Rogations de mai,
Le soleil tiède et la pluie,
De la glèbe réjouie,
Ont rouvert le sein fermé.

Fais le geste de l'ancêtre.
Sème le bon blé pesant,
Le froment d'or tout luisant ;
Et sème en croix, pour le prêtre.

Et tout le long du sillon,
L'homme règle son allure
Sur l'allègre turelure,
Sur un trille d'oisillon.

Ainsi, comme en vieille France,
Dans le mois du rossignol,
Chez nous, des semeurs du sol,
Le grand travail recommence.

Au temps des semailles

D'une race musicienne,
Et poète sans le savoir,
Étonné de nous émouvoir,
L'Habitant, l'homme du terroir,
Chante à la façon canadienne.

Il chantonne comme l'Aïeul,
Et son pittoresque ramage
Allège un peu le labourage,
Et fait que le plus dur ouvrage
Marche et marche presque tout seul.

Ô cantilène des semailles
Que la voix traîne au ras du sol,
En ces jours où, de vol en vol,
Chez nous, le premier rossignol
Chante l'Avril dans les broussailles.

Chanson qui n'est prose ni vers,
Qu'on module sans qu'on y pense,
Et que rythme, en rude cadence,
La herse qui zigzague et danse
Sur les mottes des gazons verts.

Chanson qui réjouit la plaine,
Et, dans le vaste espace bleu,
Recueille et porte jusqu'à Dieu,
La gloire de l'homme de peu,
La gaieté de l'homme de peine.

Et lorsque, du dernier sillon,
La glèbe fumante, arrosée
De tant de sueurs, est creusée,
S'épanchent, comme une rosée,
Les trois avé du carillon ;

Voici qu'il se fait sur la terre
Un tel silence harmonieux,
Que l'on croit, dans l'air radieux,
Oïr, invisible à nos yeux,
Le vol de l'Ange du mystère.

La Vierge écoute... Dieu bénit,
Et promet une récompense
Au labeur, à l'effort immense,
Qui recommence et recommence
Et jamais, jamais, ne finit.

Le goglu

Tandis que le moineau goulu
S'abrite et couve à l'aventure,
C'est dans les fleurs et la verdure
Que niche et couve le goglu.

C'est dans l'herbe où la marguerite,
Au trèfle rose et blanc, s'unit,
Que l'on découvrirait le nid
Du voluptueux sybarite.

De l'aube au soir, il fait la cour,
Et vole et vole à sa payse,
Que l'agreste fleur des foins grise
De tous les philtres de l'amour.

Et quand de son alcôve fraîche,
Vers l'azur et vers la clarté,
Ivre des parfums de l'été,
Il s'élance comme une flèche.

Rien n'imité le timbre clair
Des cris d'orgueil et d'allégresse
Que, dans son indicible ivresse,
Son cœur éparpille dans l'air.

Oh ! c'est mon enfance éveillée,
Clair chanteur des prés, que j'entends,
Dans les sons de flûte éclatants
De ta radieuse envolée.

Le vœu du semeur

Lorsque mes terres assoiffées
Brûlent sous un soleil de feu,
Au lieu de m'adresser aux Fées,
À sainte Anne je fais un vœu.

À Sainte Anne je fais promesse
D'aller, sitôt que je pourrai,
À pied, payer une grand'messe
Que chantera notre curé.

Le jour où la messe promise
À l'église nous fit courir,
De nuages de vapeur grise,
On vit tout le ciel se couvrir.

Une averse, à l'heure bénie
Où sonne l'Élévation,
Se prit à tomber, infinie,
Céleste bénédiction.

Et le soir, dans le bruit des gouttes
Que les guérêts, presque brûlés,
À pleine pièce, boivent toutes,
Je crus ouïr pousser mes blés.

La perdrix

Au ras de terre, dans la nuit
Des sapinières de savane,
Le mâle amoureux se pavane
Et tambourine à petit bruit.

La femelle écoute, tressaille,
Et, comme une plume, l'amour
L'emporte vers le troubadour
Qui roucoule dans la broussaille.

Tel un coq gonfle tout l'émail
Et tout l'or de sa collerette ;
Le mâle, dressant son aigrette,
Roule sa queue en éventail.

Mais voici qu'un coup de tonnerre,
Sous les arbres, vient d'éclater,
Faisant, au loin, répercuter
Les échos du bois centenaire.

Et, frappée au cœur en son vol,
Ailes closes, la perdrix blanche,
Dégringolant de branche en branche,
Tombe, mourante, sur le sol.

L'hiver du rossignol

Sur les toits la grêle crépite.
Il neige, il pleut, en même temps :
Premières larmes du printemps,
Derniers pleurs de l'hiver en fuite.

Parmi les longs cris qu'en son vol
La première corneille jette,
J'entends une note inquiète ;
Est-ce la voix du rossignol ?

D'où vient cette roulade ailée
Dont la bise coupe le fil
Ce doux chanteur, pourquoi vient-il
Affronter cette giboulée ?

Est-ce le trémulant sifflet,
Le fifre aigu de la linote ?
Est-ce la double ou triple note
Du bouvreuil ou du roitelet ?

Il neige, il pleut, il grêle, il vente.
Mais, soudain, voici le soleil,
Le soleil d'un temps sans pareil.
Chante, oh ! chante, rossignol, chante !

Il neige, il vente, il grêle, il pleut.
Chante ! C'est l'air que rossignole
Ton cœur, ton joli cœur qui vole,
Qui d'un ciel gris, fait un ciel bleu.

Que ta musique, en fines perles,
Change ce brouillard éclatant.
Ah ! pourrait-il en faire autant
Le trille aigu de tous les merles ?

Il pleut, il neige, c'est en vain
Que le merle siffle à tue-tête.
Pour que tout l'azur soit en fête,
Chante, chante, chanteur divin !

Chante sur la plus haute branche,
Comme l'oiseau de la chanson.
Chante sous le dernier frisson
De la dernière neige blanche.

À pleine gorge, fais vibrer,
Rossignoler ta fine lyre,
Ô toi dont le cœur est à rire,
Pour les cœurs qui sont à pleurer.

La mort des roses

Juin va mourir,
Et, comme une neige, des branches
Qu'il vit fleurir,
Tombent, tombent les roses blanches.

Les tendres fleurs
Tremblantes, à la moindre touche
Des vents frôleurs,
S'ouvriraient comme une fraîche bouche.

Le premier feu
De la soleillée assassine
D'un ciel trop bleu,
A fait frémir feuille et racine.

Un seul soleil,
Aux pâles roses, dont se pâme
Le cœur vermeil,
D'un seul baiser, fit rendre l'âme.

Et sur le seuil,
Où les corolles gisent toutes,
L'aurore en deuil
Épand des pleurs, gouttes à gouttes.

Crépuscule rustique

La profondeur du ciel occidental s'est teinte
D'un jaune paille mûre et feuillage rouillé,
Et, tant que la lueur claire n'est pas éteinte,
Le regard qui se lève est tout émerveillé.

Les nuances d'or clair semblent toutes nouvelles.
Le champ céleste ondule et se creuse en sillons,
Comme un chaume, où reluit le safran des javelles
Qu'une brise éparpille, et roule en gerbillons.

Chargé des meules d'ambre, où luit, par intervalle,
Le reflet des rayons amortis du soleil,
Le nuage, d'espace en espace, dévale,
Traîne, s'enfoncé, plonge à l'horizon vermeil.

Mais l'ombre, lentement, traverse la campagne,
Et glisse, à vol léger, au fond des plaines d'or.
Septembre, glorieux, derrière la montagne,
A roulé, pour la nuit, le char de Messidor.

Roses d'automne

Aux branches que l'air rouille et que le gel mordore,
Comme par un prodige inouï du soleil,
Avec plus de langueur et plus de charme encore,
Les roses du parterre ouvrent leur cœur vermeil.

Dans sa corbeille d'or, août cueillit les dernières :
Les pétales de pourpre ont jonché le gazon.
Mais voici que, soudain, les touffes printanières
Embaument les matins de l'arrière-saison.

Les bosquets sont ravis, le ciel même s'étonne
De voir, sur le rosier qui ne veut pas mourir,
Malgré le vent, la pluie et le givre d'automne,
Les boutons, tout gonflés d'un sang rouge, fleurir.

En ces fleurs que le soir mélancolique étale,
C'est l'âme des printemps fanés qui, pour un jour,
Remonte, et de corolle en corolle s'exhale,
Comme soupirs de rêve et sourires d'amour.

Tardives floraisons du jardin qui décline,
Vous avez la douceur exquise et le parfum
Des anciens souvenirs, si doux, malgré l'épine
De l'illusion morte et du bonheur défunt.

Fin de jour

Pourquoi donc, avec plus d'âme
Et plus de naïf amour,
Pour presque rien, je me pâme
Devant cette fin de jour ?

D'où vient, dans le grand silence,
Ce chant qui file, au lointain,
Berce, ondule, se balance,
Revient, s'éloigne et s'éteint ?...

Oh ! c'est ta douce plainte
Qu'une voix de femme dit :
Vieil air qu'une mère sainte
Chantait, quand j'étais petit.

Ce refrain, toujours sonore,
Si vieux ! mais toujours exquis,
Comme il berce et berce encore
Le vieil enfant que je suis !

Je sens qu'un bras me soulève
Plus haut que monte ce chant,
Et m'emporte, comme en rêve,
Dans le ciel d'or du couchant.

Et le rythme de cantique
De ce Noël enchanté,
M'enveloppe de musique,
De ciel et d'éternité !

La montagne et la plaine

Quelle musique d'or et de bronze accompagne
La prière que chante, au lointain, la montagne ?

Quels accords alternés, la colline et les champs
Modulent dans la pourpre et l'ombre des couchants ?

Le crépuscule est plein de grâce et de mystère,
Plein d'encens pour le ciel, plein d'amour pour la terre.

Oh ! c'est que la montagne, au voile blanc et bleu,
Carillonne en l'honneur de la mère de Dieu ;

C'est que, pour appuyer la montagne qui prie,
L'angélus de la plaine a salué Marie.

Et telle est la douceur des avé glorieux
Qui montent de la terre et qui tombent des cieux,

Que l'œil verrait, du haut du ciel, l'Immaculée
Descendre, sans que l'âme en soit émerveillée.

Au rythme du clocher

La prière ancestrale

Comme à la Chandeleur, allumant sa chandelle,
Devant le Christ qui pend à la croix de bois noir,
La mère a commencé la prière du soir,
Et la famille vient se grouper autour d'elle.

Dans la coquille, où trempe un rameau desséché,
Plongeant le doigt que l'eau des Pentecôtes mouille,
Après s'être signé, dans l'ombre, on s'agenouille
Sur les nœuds et les clous du rustique plancher.

Et, dans le grand silence, et, d'espace en espace,
La chambre se remplit d'un murmure de voix,
Vibrant l'une après l'autre ou vibrant à la fois,
Bourdonnement confus de voix claire et voix basse :

Dieu des peuples heureux, Dieu des peuples en larmes,
Dieu de tous nos amis, Dieu de tous nos parents,
Au nom des plus petits comme au nom des plus grands,
Notre Père, écoutez le cri de nos alarmes.

Vous qui fîtes courir au pays âpre et dur
De la pluie et du vent, du gel et de la neige,
Tous ces Héros dont l'âme aujourd'hui nous protège,
Pour nous entendre, ouvrez votre grand ciel d'azur.

Penchez-vous, et voyez s'il est peine plus grande
Que celle de ceux qui, de longs jours en longs jours,
Sans fin recommençant semailles et labours,
Des moissons d'or vous font exubérante offrande.

Laissez prier pour nous le cœur glorifié
De nos pères défunts, de nos défuntès mères,
Qui gagnèrent le ciel à force de misères.
Laissez prier le sang du grand Crucifié !

Laissez prier pour nous le saint cœur de Marie,
Le saint cœur de Joseph, le saint cœur de Jésus ;
Laissez prier pour nous le peuple des élus
Pour le peuple éploré de notre humble Patrie.

Laissez prier pour nous Brébeuf et Lallemant,
Madeleine et Dollard, Laval et Jeanne Mance,
Laissez prier pour nous cette céleste France,
Celle qui, près de Vous, siège éternellement.

Cloches natales

Elles chantent sous les tuiles
Du clocher, depuis le temps
Où leurs bronzes palpitants
Ont reçu les saintes huiles.

Leur quatuor, chaque jour,
Harmonise des pensées,
Pieusement nuancées,
De deuil, de joie ou d'amour.

La mélodique louange,
Dans toute sainte maison,
Met aux lèvres l'oraison,
Le céleste avé de l'Ange.

L'onction n'a pas en vain
Touché les catéchumènes
Qui, de leurs voix presque humaines,
Font un air presque divin.

Sans doute, la Vierge même
Entend le suave avé :
Les cloches ont conservé
La langue de leur baptême.

Leur sonnerie, en tous lieux,
Par l'âme et le cœur comprise,
S'élève, se vaporise
En musique, jusqu'aux cieux.

L'Église liturgique

Ô sainte église liturgique,
Qui, pour le Saint des Saints, toute foi, tout amour,
Comme Solesmes, chaque jour,
N'est que pieux silence et pieuse musique.

Brillant sanctuaire votif,
Selon tous les canons du rituel mystique ;
Architecture symbolique
Où rien ne vise au seul effet décoratif.

Religieuse symphonie
Des couleurs, des dessins, festons d'or ou d'émail,
Parure et somptueux travail
Du prêtre et de l'artiste, illustrant le génie.

Ô sublime élévation
Des voûtes, des piliers, des autels, des coupoles,
Chœur de prières sans paroles,
Silencieux élans de l'adoration.

Miniature de Saint-Pierre.

Qui, divine, depuis le sacre et l'onction,
Comme la céleste Sion,
Semble, en son âme et corps, être ni bois ni pierre.

Ô le plus riche des écrins,
Où le corps lilial d'une vierge martyre,
Comme un parfum de rose, attire,
Aux autels du miracle, un flot de pèlerins.

Église, dont le baptistère
Communique le souffle et l'immortalité
À la jeune postérité
D'une féconde, et forte, et noble, et riche terre.

Temple presque immatériel,
Tout odorant d'encens, de myrrhe, de cinname,
Où la mère de Notre-Dame
Trône, coupole et voûte ouvertes sur le ciel.

Église heureuse d'être celle
Qui possède le plus de trésors dans ses tours,
Et rêve d'être, pour toujours,
La plus sainte, la plus priante, la plus belle.

Le baptême

Petit enfant, qui viens de naître,
Et qui, jusqu'au jour baptismal,
Laisseras, pour nous, transparaître
L'invisible tache du mal.

Toute rose et blanche momie
Dont le sépulcre s'est ouvert ;
Chrysalide encore endormie ;
Tout petit corps, nu comme un ver !

Toi dont le péché, de ses fanges,
Éclabousse l'impur limon,
Petit païen que les bons anges
Veulent enlever au démon !

Pour abluer toute souillure,
Dans quel merveilleux bénitier,
Dans quelle piscine assez pure,
Irons-nous te purifier ?

Quelle bonne Samaritaine,
Dans son amphore, ira puiser
La vive et belle eau de fontaine,
Qui lave et qui peut baptiser ?

Devant ce douloureux mystère
Qui fait tous les cœurs s'attendrir,
Aux grandes eaux du baptistère,
Chrétiens, hâtons-nous de courir.

Qu'une main verse l'eau bénite,
Que l'huile coule du chrêmeau ;
Et que, très haut, chacun récite
Le grand Symbole, mot a mot.

Et maintenant, joie et liesse !
Gloire et fête au petit païen,
Qui, selon l'antique promesse,
Cœur et âme, devient chrétien !

Que l'auguste église natale
Accueille son nouvel enfant,
De toute l'âme musicale
De son vieux clocher triomphant !

Noël ! Noël ! Dans le ciel même,
Tout le chœur des anges s'unit
Au chant des cloches du baptême,
Et chante, et prie à l'infini.

Veni Creator

Devant l'autel dont l'auréole
Illumine tout le Saint Lieu,
Par le geste et par la parole,
L'Évêque appelle l'Esprit-Dieu.

Tel, en mer, parmi les étoiles,
Le navigateur, à l'avant
De sa barque blanche de voiles,
Chante pour appeler le vent.

Crosse au poing, debout, à voix haute,
Drapé de pourpre et mitré d'or,
Comme au jour de la Pentecôte,
L'Évêque appelle, appelle encor.

Sous le rayonnement des cierges,
À la balustrade, à genoux,
Dans un saint tremblement, les vierges
Attendent le mystique époux.

On croit que, sur toutes les tempes,
Descend, à travers l'encens bleu,
Céleste rayon des sept lampes,
L'invisible langue de feu.

Moment solennel ! Heure unique !
La grâce du rite inspiré,
De cœur en cœur, se communique ;
Le grand prodige est opéré.

Et celles qu'un second baptême
Sacre et confirme pour toujours,
Le front tout luisant du saint chrême,
La gorge riche de discours,

Repliant sur leurs tempes ointes
Les plis du voile nuptial,
Les yeux mouillés et les mains jointes,
Épanchent leur cœur filial.

Orantes qu'un souffle angélique,
Et qui frémissent tour à tour,
Comme un champ de lis sous la brise
Et la pluie, à l'aube du jour.

Âmes d'enfant, cœurs de madone,
Ô cœurs presque immatériels,
Dont tout l'amour s'offre et se donne
Au pur Amour du ciel des ciels !

Cœurs qui s'exhalent en ces proses
Et ces motets délicieux,
Murmurés par les lèvres roses
De la sainte de Lisieux.

Le sapin de Noël

Le frère des buis et des houx.
Le sapin des arpents de neige,
Jouit, au pays de chez nous,
D'un liturgique privilège.

Près de la Crèche, le hameau
Érige encore dans l'église
La parure du baliveau,
Qu'une étoile argentine irise.

Suivant le rituel ancien
De la divine nuit de fête,
Le petit sapin canadien
Est enguirlandé jusqu'au faîte.

L'arbre se dresse, endimanché,
Sous le velours vert qu'il étale,
Tel, vêtu d'un satin broché,
Le portechape dans la stalle.

On raconte que, certain soir,
À travers le givre et la mousse
Du bucolique reposoir,
Glisse une berceuse tout douce.

Est-ce le sapin de Noël
Dont le murmure, avec mystère,
Se mêle aux musiques du ciel
Et berce l'Enfant solitaire ?

Le rameau bénit

Profonde poésie et symbole sublime
De ces rameaux sacrés dont le vert éternel
Évoque, en nos parvis, l'hosanna solennel,
Le triomphe royal des palmes de Solyme !

Palmes qui couronnez l'hiver de nos climats,
Et qui, par la verdure et par l'efflorescence,
S'apparentent, sans doute, à l'immortelle essence
Des cèdres du Carmel et des pins de Damas ?

En mouvante forêt, en larges théories,
Pour marquer le respect, l'allégresse et l'amour,
Palmes, agitez-vous, et saluez le jour
Que ramène, après deux mille ans, Pâques fleuries !

Agitez-vous aux mains de ce peuple de Dieu,
Qui vous vénère encore, et croit, d'une âme franche,
Que, pourvu qu'on l'expose avec foi, l'humble branche
Détourne le tonnerre, et la grêle, et le feu.

Et vous, rameaux anciens dont la feuille se fane,
Au cercueil, que l'ami vous dépose à genoux ;
Entre les doigts des morts, que s'exhale pour nous
Le baume amer et doux, qui de la sève émane !

Que la tombe, selon la légende d'Armor,
Accomplisse un prodige, et que votre poussière,
Ô rameaux, se ranime, et, gardant tout entière
L'âme de vos parfums, se change en rameaux d'or !

La sauge écarlate

Ô belle sauge, quel émoi
Épanouit, gonfle, dilate
Le cœur de ta fleur écarlate ?
Sauge vermeille, dis-le-moi.

Quel soleil, toi qui, si petite,
Souriais à peine, à travers
Le voile à jour des gazons verts,
Te fit grande et fière, si vite ?

Saugette, garde le secret
De ta merveilleuse légende ;
Ne réponds pas à ma demande.
Pardonne-moi d'être indiscret.

Laisse-moi, sur un fil de lyre,
Fleur de miracle, transposer
En rythmes doux comme un baiser,
Ce qu'un livre d'or m'a fait lire.

Or, en un grand désert, là-bas,
Une pauvre femme inconnue,
Tombe sur une fleur menue,
Avec un enfant dans les bras.

Cette humble femme, on le devine,
Qui cachait l'enfant dans son sein,
Et que poursuivait l'assassin,
Oh ! c'était la Mère divine.

Sauve-nous ! Sauve-nous tous deux !
Sauve au moins l'Enfant que je porte.
Ta feuille est petite. Qu'importe !
Jésus le veut et je le veux.

Et soudain, la peur, ô merveille,
Transformée en buissons touffus,
Devint pour Marie et Jésus,
Une cachette sans pareille.

Belle sauge, ce sont les pleurs
De la Vierge qui t'ont sacrée
Toi la sainte, la vénérée,
Et la plus pieuse des fleurs.

L'eau de Pâques

Suivant la coutume locale,
Comme aux temps naïfs, les hameaux,
Dès que blanchit l'aube pascale,
Puisent, à plein vase, aux ruisseaux.

L'eau de Pâques est bienfaisante,
Pourvu qu'on aille la quérir,
Avant que le diable l'enchanter :
Elle a la vertu de guérir.

Le ciel vernal, la lune blanche,
Dont les rayons se sont dissous
Au cristal qui coule et s'épanche,
Ont fait ce prodige pour nous.

Non. Pâques seul, avant matines,
Célébrant le rite prescrit,
Aux alléluias des collines,
Sur l'onde, a soufflé son esprit.

La fraîche légende rappelle
Les matins des siècles pieux
Où brillait, si pure et si belle,
L'âme enfantine des aïeux.

Elle évoque ce baptistère,
Ces fonts de baptême français,
D'où coule l'eau que rien n'altère,
Abondante et vive à jamais.

Baptême sans cloches

Cloches, pourquoi ne sonnez-vous ?
Anne, Marie, Eutychiane,
Ô vous dont le chant grave et doux,
Dans le ciel, se change, pour nous,
En bénédiction qui plane !

Pourquoi, chanteuses d'angélus,
Ne sonnez-vous plus le baptême
De ces petits êtres élus,
À qui l'Église de Jésus
Donne la naissance suprême ?

Elle a mérité cet honneur,
La femme, la mère, la reine
De la race du moissonneur !
Pourquoi refuser ce bonheur
À celle qui fut à la peine ?

N'avez-vous pas carillonné
Sur l'humble berceau de l'aïeule ?
Pourquoi n'avez-vous pas sonné
Sur le cortège enrubanné
De votre dernière filleule ?

Malgré le père et le parrain
Qui n'ont pas, ô cloches natales,
Fait palpiter vos cœurs d'airain,
Sonnez haut les plus musicales
De vos berceuses triomphales.

Carillons sacrés, sur les fonts
Que le baptistère surplombe,
Cloches, qui chassez les démons,
Sur les enfants que nous aimons,
Faites descendre la Colombe.

Voix de prière, unissez-vous !
Anne, Marie, Eutychiane,
Cloches dont le chant grave et doux,
Dans le ciel, se change, pour nous,
En bénédiction qui plane ?

Et que, des cimes de la tour,
Toutes les grâces des patronnes
Et des saints qu'évoque ce jour,
Sur le dernier né de l'Amour,
Retombent comme des couronnes !

Le chapelet des morts

Sur les larmes-de-Job dont la chaîne de fer
Porte le crucifix de cuivre et la médaille,
Grand'mère, dans la chambre, égrène, maille à maille,
Le chapelet, pour ceux d'autrefois et d'hier.

Pâle sœur des défunts, sainte de l'oratoire,
Pâle ombre dont les jours ne sont plus qu'un long soir,
De plus près que personne, elle entend, sans le voir,
L'être éploré qui clame au fond du purgatoire.

Afin d'ouvrir à tous, les paradis rêvés,
Pour tous ceux dont les corps gisent au cimetière,
Abandonnés déjà, sans secours, sans prière,
Larme à larme, elle épand la plainte des avés.

Seule, jointe à la peine, au nostalgique exil
Des âmes qui lui sont parentes, elle prie :
« À l'heure de la mort, priez pour nous, Marie,
Priez pour eux, priez, ô Mère ! Ainsi soit-il. »

Un ange emportera le message qu'envoie
Celle qui s'est vouée aux deuils du souvenir.
Les larmes, les regrets, les douleurs, vont finir
Dans la communion de l'éternelle joie.

La sainte femme a l'air presque immatériel,
Et nous nous demandons si l'auréole blanche,
Dont l'âge a couronné la tête qui se penche,
N'est pas quelque reflet anticipé du ciel.

Liturgie

Précédant les flambeaux et le thuriféraire,
Et, par les deux induts, en triomphe, escorté,
Le diacre, portant haut l'évangélaire,
Monte à l'ambon, parmi l'encens et la clarté.

Il monte, glorieux, et sur l'aigle de cuivre,
Dont la grande aile semble ouverte pour l'essor,
Il expose, il étale, il déroule le livre
Tout fleuroné de pourpre et tout niellé d'or.

Sous le vélin sacré par trois fois il balance
L'encensoir, et, tourné vers le Septentrion,
Il chante. Toute oreille écoute. Le silence
Des nefs vibre aux éclats de l'intonation.

L'instant est solennel. Comme au cénacle, il semble
Qu'un souffle a fait frémir le voile et le chancel,
Et que le Saint-Esprit, dans l'église qui tremble,
Du ciel descend et plane au-dessus du missel.

Debout, peuple, debout ! Dieu parle, et sa parole,
Du lointain crépuscule au plus lointain levant,
Dans tout l'orbe des cieux, par tout l'univers, vole
Sur les ailes de l'aigle et sur l'aile du vent.

Première messe

Au Dieu de sa jeunesse
Il offre, sans retour,
À plein cœur, tout l'amour
Qu'il épanche, en ce jour,
Dans sa première messe.

Pieusement paré
Des couleurs que déploie
La chasuble de soie,
Il est tout à la joie
De l'office sacré.

Il a baisé la pierre
Et la nappe de lin ;
Il baise encore, plein
De respect, le vélin
De l'évangélique.

Pur oblat, vers Jésus
Il se hâte, il chemine ;
Il brûle, il s'illumine,
À l'approche divine
D'un mystique Emmaüs.

Le temple du baptême,
Sur l'orgue et l'olifant,
Exalte son enfant ;
Mais l'hymne triomphant
Ne semble plus le même.

La nef n'a plus de mur,
Et coupoles et voûtes,
Plus hautes, semblent toutes
Ouvertes sur les routes
Qui montent vers l'azur.

De fleurs fraîches écloses,
L'air est tout embaumé ;
Les plus beaux mois de mai
N'ont pas accoutumé
De fleurir tant de roses.

Des anges de l'autel
Le vol doré s'anime :
La phalange unanime
S'incline vers la cime
Où descend l'Immortel.

Mais l'ange du calice
Seul évoque, en ces lieux,
L'ange vivant des cieux,
Et l'émoi, dans ses yeux,
Brille en pleurs de délice.

Une mère, parfois,
Une humble paysanne,
Pensive comme Jeanne,
Dans l'air où l'encens plane
Croît entendre des voix.

Gloire au foyer champêtre !
Gloire, louange, honneur !
Béni soit le Seigneur
Qui donne un tel bonheur
À la mère du prêtre !

Gloire à l'eau, gloire au vin
De l'église natale !
Gloire au sol où s'étale
L'âme sacerdotale
Qui rend l'homme divin !

La peur vierge sortie
Des flancs d'un riche été,
A moins de pureté
Et de suavité
Que les lys de l'Hostie !

Ô Prêtre, auguste ami de toujours !

Ô Prêtre, auguste ami de toujours, tendre Père,
Pur entre les plus purs, doux parmi les plus doux,
Je m'arrête devant ton cercueil de lumière,
Et, tout tremblant d'émoi, je m'incline, à genoux.

Ta mystique beauté n'est pas anéantie,
Corps sacré qu'illumine encore l'Onction,
Grâce au baiser divin de la divine hostie,
Tu respires déjà la résurrection.

Je vous vénère, ô lys de l'antique ciboire !
Mains jointes dans le rêve et le désir des cieux,
Mains en prière encore, ainsi qu'à l'Offertoire,
Je vous vénère avec des larmes plein les yeux.

Vous que la myrrhe embaume et que l'hysope asperge,
Mains jointes dans l'amour de l'Archange immortel,
Je vous baise à genoux, ô lys de l'aube vierge,
Ô lys ensevelis dans le lin de l'autel.

In Hymnis et Canticis

Viens du couchant, viens de l'aurore,
Viens, Esprit, viens du ciel des cieux,
Esprit que le silence adore,
Esprit des chants harmonieux.
Viens ! Que l'âme des temps se prête
À tes influences, ô Toi
Qui mets toute musique en fête
Et toute lumière en émoi.

Que la terre même s'anime,
Et que la puissance des vents
Passe, dans le rythme unanime
De tout un peuple d'instruments.
Viens, et l'on verra, sur ta voie,
Fleurir les roses de Saron :
Les plaines seront dans la joie,
Et les îles applaudiront.

Viens, repose ton envolée
Sur les portiques du Trésor.
De la reine de la vallée,
Ouvre les tabernacles d'or :
Ouvre, au triomphe de l'Hostie,
L'enceinte où brûle, nuits et jours,
L'huile aromatique, sortie
De l'abondance de tes tours.

Avec les anges du mystère,
Dont tu gouvernes les neuf chœurs,
Pour nous qui ne sommes que terre,
Suave interprète des cœurs,
Dans ta langue immatérielle,
Esprit des Pentecôtes, dis,
Devant la Présence Réelle,
La louange des paradis.

Traverse les firmaments calmes,
Où s'élève, de toutes parts,
L'ineffable hosanna des palmes,
Des flambeaux et des étendards ;
Accompagne, à travers l'espace,
Dans l'éther limpide, au-dessus
De la foule humaine qui passe,
L'Apothéose de Jésus.

Parmi les parfums de la myrrhe,
Par les chemins bleus de l'encens,
Vers la Montagne où se respire
Le souffle des lointains accents ;
Vers le royal sommet que dore
La gloire des grands précurseurs,
Vers la cime qui remémore
Les célestes intercesseurs ;

Que les Trônes et les Archanges
Dont tous les concerts ne font qu'un,
Unissant aux saintes louanges
De l'immortel Thomas d'Aquin,
Le chant de leurs chœurs extatiques,
Emportent dans leur vol de feu,
Sous les voiles eucharistiques,
L'amour des âmes, l'Amour-Dieu.

Maris Stella

Sainte Étoile, divine Étoile,
Étoile de toutes les mers,
Étoile des gouffres amers
Où tremble toute humaine voile.

Douce étoile de notre nuit !
Notre étoile matutinale,
Dont la clarté toujours égale
Toujours nous console et nous luit !

Je sais ta puissante influence
Sur tous les vents, sur tous les pots,
Et, comme font les matelots,
Je t'invoque avec confiance.

Tu n'es pas visible à nos yeux,
Mais j'ai la claire certitude
Que par delà toute altitude,
Tu rayannes au front des cieux.

C'est pourquoi je te recommande
Le pauvre fils, le pauvre gars,
Qui s'en va, loin, bien loin, là-bas,
Je ne sais où, sur la mer grande.

Ô notre étoile du matin,
Notre étoile du grand voyage,
Sauve des périls du naufrage
La nef qui l'emporte au lointain !

Guide la nuit, guide le jour,
Le petit soldat nostalgique
Qui porte, au cœur, le viatique
De la prière et de l'amour.

Au sanctuaire des miracles

Quand je m'incline et m'agenouille
Au fond de tes sacrés parvis,
Et que, sur mes regards ravis,
Ma paupière tremble et se mouille,
Sainte église, ce n'est pas moi
Qui, plus haut que tes pierres, prie
La patronne de ta patrie,
Les saints et saintes de ta foi ;

C'est toi, la presque humaine orante,
C'est toi-même, dont l'oraison
Reste au même diapason,
Et ne cesse d'être vibrante ;
Et qui, corps et âme, sans fin,
Nuit et jour, d'aurore en aurore,
Intercède, jubile, adore,
Comme l'ange et le séraphin.

C'est par le ciel de ta coupole,
À travers le mystique encens
De tes autels éblouissants,
Que s'élève, hymne sans parole,
Que nul chœur n'a psalmodié,
La vague prière divine
Que le contemplatif devine
En ton silence extasié.

Pieuse église, dont les charmes
Et le prestige souverain
Touchent le cœur du pèlerin
Et l'attendrissent jusqu'aux larmes !
Sois fière d'ajouter encor
Les miracles d'Eutychiane,
Et les miracles de sainte Anne,
À ta riche légende d'or.

Mais voici que les orgues grondent,
Et, comme en un rêve, je crois
Entendre d'invisibles voix
Qui, sous les voûtes, se confondent :
Un mystérieux tremblement
Agite, on dirait, l'aile blanche
Des anges, dont le front se penche
Devant le très Saint-Sacrement.

Et quand, dans l'ombre des pilastres,
L'ostensoir d'or, irradiant
Comme aux cimes de l'orient,
Dans sa gloire, le roi des astres,
Monte, de l'autel, au milieu
Des palpitantes auréoles
Que lui font mille girandoles,
Je crois voir la face de Dieu.

Et, dans ses vertèbres de pierre,
La sainte Église, aux flancs sacrés,
Frémit aux accents éthérés
De la musique et la prière.
Rythmes d'amour cent fois redits !
Ô délices que l'âme goûte,
Comme un dictame, goutte à goutte.
Oh ! n'est-ce pas le paradis ?

Sainte Eutychiane

Vierge du Christ, à toi, l'encens
Qui, de l'autel votif, émane.
Céleste sœur de Bibiane,
À toi, nos plus tendres accents,
Délicieuse Eutychiane.

Devant la crypte où ta beauté,
Sous la figure qui l'expose,
Comme vivante, fut enclose,
Que l'ange de ta piété
Effeuille le lis et la rose.

Que, vers nos pieux horizons,
Un parfum de miracle attire
Les cœurs qui t'aiment, ô Martyre,
Et produise ces guérisons
Presque impossibles à redire.

Venez, douloureux pèlerins,
Venez ; c'est l'heure de la plainte.
Vos larmes, aux pieds de la Sainte,
Brillent plus que, dans les écrins,
Perle, diamant, hyacinthe.

Dans un humble agenouillement
D'amour et de foi catholique,
Baisez, vénérez la relique ;
Et rendez gloire, en ce moment,
À la thaumaturge angélique.

Vierge du Christ, Alma Soror
De Martine et de Bibiane,
Délicieuse Eutychiane,
Sainte liliale, trésor
Des parvis où trône sainte Anne !

Au ciel, sur la terre, en tout lieu,
Que ta gloire soit publiée !
Oh ! ne sois jamais oubliée !
Des saints et des saintes de Dieu,
Sois toujours l'intime alliée !

Qu'il rayonne au loin, ton flambeau,
Par delà les nefs qu'il surplombe !
Que la nuit de la catacombe,
Sur ton miraculeux tombeau,
Jamais, plus jamais ne retombe !

Prière

Toi qui ne m'es connu que par le grand système
Des mondes infinis,
D'un esprit sûr, pourtant, je crois en Toi. Je t'aime,
Seigneur, je te bénis.

D'où me vient donc l'instinct qui m'entraîne dans l'orbe
De ton éternité ?
D'où me vient-il, l'aveugle amour qui se résorbe
En ta vaste bonté ?

Ma pauvre âme t'implore et te fait violence,
Ô mon Père, ô mon Dieu !
Et tu ne me réponds que par le grand silence
De ton firmament bleu.

Se peut-il que l'éclat de l'invisible gloire
Que nul regard n'atteint,
Demeure, pour les yeux qui s'obstinent à croire,
À tout jamais, lointain ?

Se peut-il que les mots qui sortent de ma bouche
Retombent incompris ?

Se peut-il que Celui dont la grâce me touche
N'entende pas mes cris ?

Seigneur, Seigneur, au soir des jours que tu m'accordes,
Je me meurs de te voir.

De cette vision, Dieu des miséricordes,
Oh ! donne-moi l'espoir !

L'Angélus lyrique

Très haut, le promontoire, aux murailles moroses,
Monte dans le décor
De tous les feux de pourpre, et de toutes les roses
D'un crépuscule d'or.

Du flot qui roule au large, on n'entend plus la houle ;
Et le fleuve puissant,
Avec la majesté des grands calmes, refoule
La mer qui redescend.

Or, voici qu'un son grave a frappé le silence,
Et qu'au branle profond
Du dôme épiscopal, de distance en distance,
Un long branle répond.

Une à une, à l'instant, seconde par seconde,
S'envolent d'autres voix,
D'autres sons cadencés dévalent à la ronde,
Dévalent à la fois.

C'est le bronze royal des tours de la prière
 Qui s'ébranle et s'émeut,
Et chante, tout rugueux de rouille et de poussière,
 Du plus divin qu'il peut.

La tombe même écoute, et l'ancien baptistère,
 Comme au tressaillement
Des grandes orgues, songe avec plus de mystère
 Et d'émerveillement.

Oh ! le miraculeux angélus qui pénètre
 Jusqu'au gîte des morts,
Et, plus riche de sens, fait partout reconnaître
 Les lyriques accords !

Tout un passé de gloire et de chevalerie
 Salue, en même temps,
La Dame, en ses manoirs, et, dans le ciel, Marie,
 Depuis trois fois cent ans !

Québec, sans faire offense à la Vierge, à l'Archange,
Québec se ressouvient :
À l'une et l'autre Dame, il offre en sa louange
La part qui lui revient.

Et l'écho du vieux fleuve et des vieilles murailles
Répète à l'infini :
Que le fruit immortel de leurs chastes entrailles,
À jamais, soit béni !

Le vent qui souffle du couchant

Toi qui marches vers le couchant,
Passant, dont l'ombre au loin s'allonge,
Sors de la pénombre du songe
Et relève ton front penchant.

Le vent qui soulève les voiles
De ton crépuscule incertain,
Le vent qui souffle du lointain,
Prélude au lever des étoiles.

Toi qui marches vers l'Inconnu,
Sous le frisson qui te pénètre
Jusqu'au plus profond de ton être,
Tu trembles comme un homme nu.

Voici l'invisible frontière
De ces impénétrables lieux
Où commence à poindre, à tes yeux,
Le lever de l'autre lumière.

Oh ! la grandissante clarté,
Qui, de plus en plus, t'illumine
Et t'annonce l'heure divine,
L'approche de l'éternité.

La prière du vieillard

Vers cet éternel lendemain,
Dieu des temps, c'est toi qui me pousses ;
Dans la douceur de la secousse,
Je sens la douceur de ta main.

Comme un enfant, l'âme ravie,
Je m'abandonne à ta bonté,
Et je bénis la volonté
Qui prolonge encore ma vie.

D'un esprit lucide, je crois
En la grandeur du privilège
Et de la grâce qui m'allège
Le poids de mes dernières croix.

Malgré la crainte coutumière
Qui me fait trembler devant toi,
C'est avec la plus vive foi
Que je marche vers ta lumière.

À ma plus douce France

Ô Patrie

C'est d'un amour fier et doux
Que nous t'avons tant chérie,
Ô ma si tendre Patrie,
Ô bon pays de chez nous !

Si devant toi je m'incline,
C'est que je sens la beauté,
L'immortelle vérité
De ta légende divine.

Oui, je t'aimerai toujours,
Même si la guerre sombre
De toi, ne faisait qu'une ombre,
Ô Patrie, ô mes amours !

Ma France

Français je suis, je m'en vante,
Et très haut, très clair, très fort,
Je le redis et le chante.
Oui, je suis Français d'abord.
Mais, n'ayez soupçon ni doute,
Pour le loyal que je suis,
La France, où mon âme est toute,
Ma France, c'est mon pays.

Ma France, l'intime France,
C'est mon foyer, mon berceau,
C'est le lieu de ma naissance,
Dans ce qu'il a de plus beau ;
C'est la terre où s'enracine
L'érable national,
C'est le ciel où se dessine
La croix du clocher natal.

La douce image de l'autre
Tremble encore dans nos yeux.
Laquelle aimé-je ? La nôtre ?
Je les aime toutes deux !
Indivisibles patries,
Ces deux Frances, pour toujours,
De tout notre cœur chéries,
Ne font qu'une en nos amours.

Qu'un lâche à sa race mente,
Moi, je suis Français d'abord.
Je le dis et je le chante
Très haut, très clair, et très fort.
Mais, n'ayez soupçon ni doute,
Pour le loyal que je suis,
La France où mon âme est toute,
Ma France, c'est mon pays.

La Lignée

Oh ! qui pourrait redire, en quels pieux symboles,
En quels accents de fête, en quels rythmes d'amour,
Le sens harmonieux de l'hymne sans paroles,
Qui, dans l'air réjoui, s'élève en un tel jour.

Il est si doux de suivre, au sentier de l'Ancêtre,
Le long cheminement d'un cortège d'aïeux :
Un invincible émoi nous trouble et nous pénètre,
Et des pleurs de tendresse éblouissent nos yeux.

Elle fut si féconde, en effet, l'alliance
De la douce Normande et du noble Saxon,
Idylle, où les pipeaux d'Angleterre et de France,
Ont soupiré leur plainte en un grave unisson.

Deux siècles ont vu naître et renaître l'aurore
Sur la colline où gît l'heureux couple d'antan,
Et les fleurs de mémoire y frémissent encore
Comme sur les tombeaux d'Yseult et de Tristan.

L'anniversaire passe et revient. La famille
Célèbre les printemps de ce passé lointain,
Et le père à son fils, et la mère à sa fille,
De Claude et Catherine, évoquent le destin.

L'humble postérité de la race qui sème,
Malgré le sort, malgré les temps et leur rigueur,
Au levant, au couchant, au sud, au nord, essaime,
Affirmant au soleil sa native vigueur.

Du château des Farnsworth, la maison canadienne
N'a pas l'air orgueilleux ni le farouche aspect,
Mais ses pignons en pointe et sa lucarne ancienne,
À tous les mécréants, imposent le respect.

Le maître a chevonné le toit de pièces lourdes ;
Lui-même il enfonça les étauçons du mur,
Lui-même il équarrit la poutre et les lambourdes,
En plein bois, dans le cèdre incorruptible et dur.

Il ne fut pas celui qui bâtit sur le sable ;
Il voulait, glorieux d'une juste fierté,
Que sa demeure fut l'asile inviolable
De son indépendance et de sa loyauté.

Le fronton du logis fut tourné vers l'église,
Afin que les enfants n'eussent qu'à se pencher
À la vitre où l'azur du ciel se cristallise,
Pour mieux voir, en priant, reluire le clocher.

Au vœu du bâtisseur hardi, la maisonnée
Fidèle au Roy, fidèle à Dieu, n'a pas menti.
Les nœuds les plus sacrés attachent la lignée
Au berceau d'où l'esprit paternel est sorti.

Aujourd'hui, dans la paix de l'antique vallée,
Nous venons, pèlerins d'un culte filial,
Sous l'égide du prêtre, à la même tablee,
Communier, au même autel familial.

Des hauteurs où coula le flot du baptistère,
Jusqu'aux champs dont la gerbe est offerte au Seigneur,
Nous arrivent des voix qui ne veulent se taire,
Et les morts, de plus près, nous parlent de bonheur.

Est-ce un rêve ?... Dans quelle aube surnaturelle,
Dans quel prestigieux demi-jour a brillé
Je ne sais quelle image idéalement belle ?
Miracle ! N'est-ce pas l'ange du jubilé ?

N'est-ce pas un esprit, une âme revenante,
Qui s'avance invisible, et vole autour de nous ?
Ô blanche vision d'une immortelle absente,
Tu fais courber nos fronts et fléchir nos genoux.

Ô chère ombre, un instant, soulève ton long voile ;
Une femme, une mère auguste, nous sourit ;
L'opale de la bague, au cercle d'or, étoile
Le bouquet nuptial qui dans sa main fleurit.

Protectrice des tiens, Mère, je te salue !
Patronne de douceur, de grâce et de beauté,
Fais descendre sur nous, âme sainte, âme élue,
Les bénédictions de ton éternité !

Notre terre

Terre, dont les âpres rivages
Et les promontoires géants
Refoulent les vagues sauvages
Que soulèvent deux océans ;

Terre qui, chaque avril, émerges,
Toute radieuse, à travers
La cendre de tes forêts vierges
Et la neige de tes hivers ;

Terre richement variée
De verdure et de floraisons,
Que le Seigneur a mariée
Au Soleil des quatre saisons ;

Reine des terres boréales,
Qui, sans mesure, donnes l'or,
L'or et l'argent des céréales,
Sans épuiser son grand trésor ;

Terre qui, d'un prime amour veuve,
N'a cessé de donner le sein
Au peuple, qui de toute épreuve,
Échappa toujours, sauf et sain ;

Terre de la persévérance,
Terre de la fidélité,
Vivace comme l'espérance,
Sereine comme un ciel d'été ;

Terre dont la race évolue
En nombre, en verdure, en beauté,
Notre Terre, je te salue,
Avec amour, avec fierté !

Le vieux parler

Si je le parle, à cœur de jour,
Au pays, avec les miens, comme
Au grand siècle tout gentilhomme
Le parlait aux abbés de cour,
C'est... Ains seulement par amour.

Ce français vieillot qu'on dédaigne,
Il est natif d'un haut Poitou
Et d'un lointain Paris itou.
Ces termes, que le chaume enseigne,
Ce sont des termes de Montaigne.

Le mot local, très clair, s'entend ;
Du puriste il choque l'oreille ;
Malgré tout, comme il s'appareille,
Et comme il s'accorde pourtant
Avec la parlure d'antan.

L'habitant, dit-on, baragouine.
L'habitant patoise ? C'est faux.
Il remet au jour des joyaux
Qu'incrument souvent la patine
Et l'illustre rouille latine.

Oyez le parler du hameau :
Il coule comme aux goutterelles
Coulent les sèves naturelles ;
Il coule aux lèvres comme l'eau
Des érables au renouveau.

Mais que l'émoi d'un cœur l'anime,
Ce vieux français, c'est tout chez nous ;
Sous ses aspects âpres et doux,
Ce langage simple et sublime,
C'est toute la patrie intime.

Si le papier le souffre ici,
Oh ! c'est rapport à la victoire
Des patriotes de l'histoire !
Si je le parle encore ainsi,
À Dieu, grand'grâce et grand merci !

Durant trois siècles d'affilée,
La première langue du sol
A lutté sans peur et sans dol.
Malgré rafale et giboulée,
L'honneur et le droit l'ont parlée.

Le verbe du clocher natal
A gardé toute sa puissance,
Et le vieil esprit de la France
Poursuit l'ancien chemin royal
Vers les grands fonds de l'idéal.

Reste Française

Ton idéal est assailli,
Enfant, la lutte recommence.
Garde la fière accoutumance
D'un parler qui n'a pas failli.
Garde ce pli
Noble et joli.

Que tous ces vieux mots, ritournelles
Pures de vulgaire patois,
Rappellent, prolongent ces voix
De bonnes âmes maternelles
Qui, telles quelles,
Sont éternelles.

Nargue du puriste moqueur !
Payse, il est dans maint volume,
Écrit par mainte fine plume,
Ce terme d'ancien chroniqueur,
Qui, dans ton cœur,
Règne en vainqueur.

Chrétienne, honore l'humble école.
Qu'elle t'enseigne à sa façon,
Par vive et vocale leçon,
La foi qui jamais ne viole
 Le grand symbole
 De la parole.

Vénère ton français vieillot,
Par la peur et par la racine,
C'est parfois un peu du Racine,
Du Villon, du Remy Belleau,
 Et du Boileau
 Clair comme l'eau.

N'imité pas la veulerie
Des lâches qui se tiennent cois.
Fille du sol, fais ce que dois.
Front haut, revendique l'hoirie,
 L'ancestrerie
 De ta patrie.

Fais reluire en toute beauté
Tout le pur or sans alliage,
Le bel or franc du bon Langage,
Non par bravade et vanité,
 Mais par fierté
 De royauté.

Sur tes lèvres, qu'il ne se taise
Le doux parler de tous tes jours.
Au vieux Québec de nos amours,
Comme en toute province anglaise,
 Sois toujours aise
 D'être française.

La France au tombeau de Montcalm

Le jour que, dans ses bras éplorés, la Victoire
Emporta, sous les murs du fatal promontoire,
Montcalm, tout sanglant, au tombeau,
La Douleur, se vouant au deuil d'un preux qui tombe,
Sur l'autel, au lieu même où flamboya la bombe,
Alluma l'éternel flambeau.

Le vaincu, sur son lit de parade funèbre,
Le guerrier, que la lyre aux dix cordes célèbre,
N'a point connu le noir oubli.
Hors des mortels ennuis que le temps accumule,
Il gît, superbe autant que son illustre émule,
Dans sa bannière enseveli.

Sentinelle d'honneur, la flamme toujours veille
Sur la hauteur sublime où la foudre sommeille
Dans le bronze des bastions.
Du héros des lys d'or, le songe continue :
L'inconnu se dévoile, et l'irréelle nue
S'illumine de visions.

Dans la muette horreur des ombres, quel mirage
Enchante le sommeil de la mort ! Quelle image
 Anime le rêve changeant !
Où vole, dans l'azur, la blanche silhouette
Qui tantôt disparaît et tantôt se reflète
 Au miroir d'un fleuve d'argent ?

Le cor mélancolique a gémi dans l'espace ;
D'où vient-il ? Où va-t-il ? Quel est celui qui passe
 Dans un éblouissant arroi ?
N'est-ce pas le courrier des princes de l'aurore ?
L'azur se fleurdelise, et l'orient se dore !
 Oh ! c'est l'estafette du Roy.

Quel appel sonne-t-il, de colline en colline,
Ce buccin qu'accompagne, en la nuit qui décline,
 La pâle étoile du réveil ?
Ce cor dont la musique annonce la lumière,
Ô Montcalm, ce n'est pas la trompette guerrière,
 Ni le clairon du Roy-Soleil.

Un message d'amour, une heureuse dépêche,
Comme un souffle de mai, comme une brise fraîche,
A franchi la mer du matin,
Et les plus belles fleurs d'une flore immortelle
Ont mêlé les parfums d'une terre nouvelle
Aux parfums d'un pays lointain.

Le Héros a frémi. Des voix pleines de charmes,
Gonflant les yeux émus de ces divines larmes
Que le cœur ne peut retenir,
Des siècles de la gloire ont ravi le silence,
Grand'croix de Saint-Louis, lève-toi, c'est la France !
C'est la France du souvenir.

Papineau

La nuit, pleurant la fuite et la mort des étoiles,
Du manoir ancestral enténébrait le seuil.
Il trépassa. Le deuil, déployant de longs voiles,
De muettes douleurs fit escorte au cercueil.

La tristesse des noirs exils couvre la terre
Dans laquelle le corps a voulu se coucher,
Et rend plus angoissant l'abîme du mystère
Où Dante, sans pâlir, ne pourrait se pencher.

Sur l'herbe où le sentier du pèlerin s'enfonce,
L'hiver n'a point fait choir les palmes des cyprès ;
Mais quel fatal hiver a tué sous la ronce
Ces radieuses fleurs qui calment les regrets ?

Novembre, au jour marqué, novembre en larmes passe,
Et, comme un long cortège en prière, les vents,
Les grands vents, dont la plainte errante emplit l'espace,
De tombeaux en tombeaux, implorent les vivants.

Papineau ! Papineau ! Le parc funèbre écoute,
Sur la grille et le mur du sépulcre éploré,
Le tintement de l'eau qui tombe goutte à goutte,
Et rien n'est comparable à son émoi sacré.

Où donc est-il, grand Dieu ! le fier protestataire,
Qui, portant haut l'orgueil d'une race, a jeté
Dans le souffle et l'éclat du verbe héréditaire,
Le cri de hardiesse et de virilité ?

Où donc est-il celui qui dominait l'orage,
Et qui, dans sa rancœur farouche, un jour, s'est tu ?
Des hauteurs de quel rêve, à travers quel nuage,
Dans quel glorieux vide, où s'est-il abattu ?

Où sont-ils donc ces jours, dont la cendre et la flamme,
Sans que meure l'éclair du fantôme qui fuit,
Vont s'évanouissant dans le recul du drame
Comme un feu de montagne, en un brouillard, la nuit ?

Hélas !... tout est gisant. Et tout ce que la tombe
En ses vastes secrets n'a pas enseveli,
À l'infini remonte, à l'infini retombe,
Dans un silence lourd comme un siècle d'oubli.

Ô Pitié ! toi que navre encore un tel désastre,
Ne vois-tu pas, au moins, dans tes grands jours du bien,
N'as-tu pas vu, parmi la poussière de l'astre,
Le signe, le rayon d'un baptême chrétien ?

Toi qui peux, au suprême instant, donner l'absoute,
Laisse luire, ô pitié, l'étincelle d'espoir,
Et rallume à nos yeux la mèche que le doute
Écrasa sous le poids du tragique éteignoir !

Ô troublante hantise ! Ô tristesse ! L'Histoire,
Devant Dieu, le seul juge infaillible des temps,
Interdite, s'arrête... et le burin de gloire
Sur les tables de bronze, est encore en suspens.

À Crémazie

Dans le plein jour du ciel natal qu'elle reflète,
Et que l'ombre d'exil ne vient plus assombrir,
Nos yeux ont reconnu l'image du poète,
Telle que la douleur et le rêve l'ont faite ;
Et nos mains vont se tendre, et nos bras vont s'ouvrir.

Nous t'embrasserons tous, ô notre doux aède !
Ô notre illustre barde, enfin, grâce au sculpteur,
Grâce au maître inspiré que l'idéal obsède,
Enfin tu nous reviens, enfin l'on te possède,
Et tu nous apparais comme un triomphateur.

Un frisson de lumière a passé sur ta tempe,
Tu revis ; et, vibrant à l'appel de tes yeux,
Le vieux soldat mourant se redresse et se campe,
Et le drapeau déroule, au sommet de la hampe,
La gloire des lys d'or, dans la gloire des cieux.

Suprême illusion de l'œuvre de l'artiste !
Prolongeant jusqu'à nous l'écho répercuté
Des rythmes dont le charme attendrissant persiste,
Au souffle harmonieux de la Saint-Jean-Baptiste,
Les cordes d'une lyre invisible ont chanté.

Ô poète, c'est toi ! Nous t'écoutons encore,
Sous le rayonnement de nos clochers vainqueurs ;
C'est ta race, aujourd'hui, qui t'exalte et t'honore,
Et, comme à Carillon, la trompette sonore,
Dans un groupe infrangible, a réuni les cœurs.

Dans cette île de gloire où la ville évolue,
Tout un peuple t'acclame, au pied du Mont-Royal ;
Maisonneuve te nomme et Chénier te salue ;
Jeanne Mance s'incline, et Bourget, l'ombre élue,
Te bénit, te console, ô chantre de Laval !

Ta place parmi nous, nous l'avons élargie,
Le temple de mémoire ouvre sa porte en deuil :
Barde, que ta tristesse enfin s'y réfugie ;
Que le mal de ta peine et de ta nostalgie
S'apaise au gracieux sourire de l'accueil.

Les villages pieux et les villes fidèles,
De roses ont fleuri les chemins du retour,
Et les brises du fleuve apportent sur leurs ailes,
Avec tous les parfums des floraisons nouvelles,
Des messages de paix, de bonheur et d'amour.

De tous ses ornements, le sol te fait l'offrande :
L'érable a déployé l'emblème qui te plaît :
L'été, sur la montagne, a tressé sa guirlande ;
Et c'est en ton honneur que la chanson normande,
Ce matin, des coteaux en fête, s'envolait.

À toi, tous ces refrains de musique lointaine,
Que les jolis rosiers blancs et les pommiers doux
Effeillent sur les eaux de la Claire Fontaine !
À toi, tous les respects d'une race hautaine !
À toi, tous les bonjours du pays de chez nous !

À toi, les dons sacrés, ô divin Crémazie,
L'encens du souvenir et de la piété,
Les fleurs de l'éloquence et de la poésie !
À toi, la palme ! À toi, la coupe d'ambrosie.
À toi, le vêtement de l'immortalité !

Noël historique

Je la vois, comme alors, la rustique cabane,
Avec son toit en pointe et ses pans de bois ronds,
Que décorent, l'été, les roses de savane,
Les grands soleils d'or pâle et les bleus liserons.

Je la vois en esprit, la mission nouvelle,
Qui n'avait pour curé qu'un humble desservant,
La pauvre mission qui n'avait pour chapelle
Que ces murs sans larmier, sans perron, sans auvent.

Je la vois, comme en rêve, et j'assiste à la messe
Que, parfois, y vient dire un fils de saint François.
On ne le vit jamais manquer à sa promesse.
Or, un jour, à Noël, il advint qu'une fois...

Une fois, Jean-François fut près de passer outre.
Le pain sacré manquait. Plus d'hostie, à Noël !
« J'ai rompu la dernière au chantier de la Loutre. »
Et le Père, angoissé, pleurait, les yeux au ciel.

Mais une vieille femme, en robe de futaine,
Lunettes sur le nez, le chapelet aux doigts,
Leur dit : « J'aurai tôt fait de vous tirer de peine.
On ne se trouble pas pour si peu, dans les bois. »

Et la vieille céans, pour leur en donner preuve,
En farine broyant quelques grains, un par un,
Quelques beaux grains luisants d'un blé de terre neuve,
Fit une hostie, et vint l'offrir au Père brun.

Et l'office fut dit. Deux chandelles, pour cierges,
Une nappe de lin sur l'humble autel, et puis,
Dans un verre, le jus vermeil des vignes vierges,
Et dans un autre, l'eau cristalline du puits.

Et le Père, ce jour, fit sur l'Eucharistie,
Le plus touchant, le plus beau de tous ses sermons.
« Gloire au blé, disait-il, gloire au blé de l'Hostie !
« Gloire au blé du pays, au blé que nous semons !

« Gloire au blé dont la fleur est la fleur la plus fine !
« Gloire au blé que le prêtre a mangé dans ce lieu !
« Gloire au blé dont la chair devient la chair divine,
« Au blé qui s'est fait chair, au blé qui s'est fait Dieu !

Épiphanie

Oh ! quelle Épiphanie, en ce pays sauvage,
D'un rayon d'Évangile à peine illuminé,
Fit venir, comme aux lieux où le Sauveur est né,
Le message de l'Ange et l'étoile du Mage ?

Quel miracle d'audace et de foi fit bâtir,
Malgré tous les démons du désert, une église,
Et graver la façade et buriner l'assise,
Au chiffre glorieux de Brébeuf, le martyr.

Tandis que les chevaux du colon qui moissonne,
Rouleront, à pleins chars, sur les coteaux voisins,
Seigles jaunes, foins verts et rouges sarrasins,
Quel rite évoquera Lucifer en personne ?

Quel pouvoir forcera le Diable à charroyer
Les poutres, les troncs d'arbre et les quartiers de roche,
Jusqu'au jour où la croix du tourillon sans cloche,
D'épouvante et d'horreur, viendra le foudroyer.

Oh ! qu'il fut beau le jour où sur les vertes berges,
On vit, comme en cadence, au chant des bûcherons,
S'élever vers le ciel le cèdre des chevrons,
Tout odorant du vierge encens des forêts vierges !

Voyez-les donc ! Quel souffle anime le chantier ?
Elle est sensible à tous, l'aide surnaturelle :
Aux bras des jeunes gens, moins lourde est la poutrelle
Plus légère est la hache aux mains du charpentier.

Et la pierre des champs, qu'un blanc mortier maçonne,
Et qu'arracha le soc des cendres du terroir,
Incassable, à l'égal des cailloux du manoir,
Monte, et, de rangs en rangs, d'elle-même s'ordonne.

Enfin, quand tout est joint, charpenté, chevillé,
Avec amour, au cœur doré d'un sycomore,
Un naïf artisan taille un saint Isidore,
À l'épaule portant une gerbe de blé.

Le jour inaugural a brillé. La bourgade
Croit voir le coq gaulois, bec ouvert, tête au vent,
Sur ses grêles ergots de fer se soulevant,
Comme pour claironner sa plus sonore aubade.

Votre église est ouverte. Accourez, moissonneurs !
L'autel où du Patron la Relique est sertie,
Avec le pâle encens du pauvre, offre l'hostie
D'amour, de sacrifice, au Seigneur des seigneurs.

Cette légende flotte encore sous le chaume.
Les anciens du pays affirment que Satan,
Changé, par saint Michel, en un cheval fantôme,
A charroyé le bois de l'église d'antan.

Le sacrilège du feu

Lorsque l'on vit les toits, les voûtes, l'archivolte
Crouler, et le ciel d'or de l'abside s'ouvrir,
Tous ont senti le choc, le sursaut, la révolte
Des autels dont les saints ne veulent pas mourir.

Et tous, devant l'enfer des sacrilèges flammes,
Dont la rage, parfois, semble atteindre les cieux,
Frémirent, angoissés, consternés, et les femmes
Détournèrent la tête et fermèrent les yeux.

C'était la vénérable église vieille France,
Très sainte par le sacre et par le souvenir,
Qui, pour tous, presque humaine, exprimait la souffrance
De l'aïeule qui meurt sans pouvoir nous bénir.

Elle gît, maintenant, sous un linceul de cendre.
Dans l'horreur des parvis où tout est vide et noir,
Des siècles éplorés, la voix se fait entendre :
Un souffle, une ombre, une âme y soupire, le soir.

Rien n'est plus, rien n'est plus de la robe et des voiles,
Des satins, des brocarts, des orfrois, des velours,
Des parures de lys, des couronnes d'étoiles,
Que portait Notre-Dame aux fêtes des grands jours.

Rien n'est plus de la gloire historique des dômes
Arc-boutés dans le roc pour une éternité.
Rien n'est plus dans le ciel en deuil que les fantômes
D'un beffroi morne et d'un clocher décapité.

L'airain n'ébranle plus les tours de la prière.
La chère basilique, elle est morte pour nous.
À peine, à son chevet, une dalle, une pierre
Où nous pourrions prier et pleurer à genoux.

Morte ! oh ! non. De l'encens qui monte des lieux sombres
Où s'aligne, à pleins rangs, un peuple de défunts,
Du vieil encens pieux qu'exhalent les décombres,
L'affreux bûcher n'a pas brûlé tous les parfums.

Non. Celle dont la mitre illustre les diptyques
Va renaître, non pas des cendres que le feu
Consume, mais des cœurs issus des cœurs antiques,
Cœurs profonds, toujours pleins des richesses de Dieu.

Université Laval

Toi qui portes au chef de ton blason de gloire
L'illustre nom du vieux Québec médiéval,
Et le nom glorieux et béni dans l'Histoire,
Le nom trois fois béni dans l'Église, Laval ;

Rivale de Louvain, d'Oxford, de Salamanque,
Juge, arbitre, interprète éclairé des auteurs
De toute la science humaine qui nous manque,
Sorbonne que décore un peuple de docteurs ;

Universelle ès arts, ès lettres, ès sciences,
Ta pensée à nos yeux brille d'un triple éclat,
Et le vieux palmarès de tes munificences
Porte aujourd'hui le scel et le nom du prélat.

Un charme est sur tes murs. Un parfum se dégage
De ce passé qui fut mon âge le plus beau,
Et j'évoque, fidèle et pieux, le mirage
Du plus doux souvenir que j'emporte au tombeau.

Dans la vieille Maison, comme il était bon vivre !
Oh ! Comme elle était douce à chanter la chanson,
La chanson dont l'écho de musique m'enivre,
Mais dont l'air dans ma voix n'a plus le même son.

Au nom du Gay Savoir, au déclin des jours sombres,
Pour la bourse du pauvre et le prix du vainqueur,
Je viens te dire, au seuil du royaume des ombres,
Tous les mercis d'amour qui me viennent du cœur.

Le vieux Fort

Morne et sombre, au sommet d'un rocher de basalte,
Glorifiant le deuil, la pensée et l'effort
De ces vieux temps français que l'épopée exalte,
Se dresse, audacieux quand même, le vieux Fort.

De l'illustre poussière et de la noble cendre
De ceux qui, les derniers au poste sont restés,
Et qui, de leurs créneaux n'ont pas voulu descendre,
Les suprêmes terrains sont encore incrustés.

Jadis, malgré l'éclair et malgré le tonnerre
Du vieil épouvantail qui surplombe le sol,
L'aigle y venait, avant de regagner son aire,
Pour y reprendre souffle et reposer son vol.

La guerre est comme en fuite au loin dans le silence.
L'aigle ne revient plus. Le vieux Fort est muet.
Nul alarme ne vient troubler la somnolence
Des nocturnes veilleurs de la ronde et du guet.

Mais le soleil blessé de l'époque première,
Dont la gloire a saigné longuement sous nos cieux,
Il n'a pas après lui retiré sa lumière,
Il ne s'est pas éteint dans l'âme et dans les yeux.

Par les plus humbles toits, par les plus hautes flèches,
Par tous les monuments de la fidélité,
Par la ruine même aux glorieuses brèches,
Le vieil astre royal est sans fin reflété.

Sur tous les souvenirs que couronne et décore
La palme des prélats où le laurier des rois,
C'est le même rayon qui plane et vibre encore,
Et le nimbe est visible à la cime des croix.

Où donc est la conquête ? Où donc est la défaite ?
Les flots ont-ils rongé le granit immortel ?
L'éclair a-t-il rompu le trépied du prophète ?
Les vents ont-il soufflé les flambeaux de l'autel ?

Le peuple a-t-il cessé d'espérer et de croire ?
A-t-il perdu le bon aloi du vieil esprit ?
A-t-il cessé de lire à ce livre de gloire
Que, de leur rude main, les siècles ont écrit ?

Non. La Place est quand même encore haute et forte.
La vieille Garde veille, et son front est serein ;
L'armure de justice et d'honneur qu'elle porte
Est plus impénétrable aux coups qu'un triple airain.

La bonne France

Douce France, France jolie,
France d'amour et d'idéal,
Qui, dans ton épique folie,
As fait tant de bien pour le mal.

Tant de fois tu fus déchirée
Par les crocs sanglants du vainqueur ;
Mais ce qu'ils n'ont pas altéré,
C'est la jeunesse de ton Cœur ;

C'est l'éternelle joliesse
De celle qu'un rien attendrit,
Et qui, de peine ou de liesse,
En larmes douces, pleure ou rit ;

C'est, dans toute sombre ambiance,
Quand l'horizon semble d'airain,
Cette enfantine confiance,
Dont l'azur est toujours serein.

France dont le cœur surabonde
De gentillesse et de pitié,
Rien ne résiste, dans le monde,
Au charme de ton amitié !

Il suffit qu'une voix te nomme
Et s'élève pour t'acclamer,
Pour que tout noble et fier cœur d'homme
S'émeuve et se prenne à t'aimer.

Oh ! c'est que ton front reste encore
Toujours rayonnant, haut et clair,
Comme le front d'or de l'aurore
Dans le ciel limpide de l'air.

Les lys

La terre, qui les fait survivre, s'est fleurie
De ces grands lys de neige, au cœur tout rutilant,
Dont la fleur fait songer à la fleur d'armoirie,
Qui fleurdelisait d'or l'azur du drapeau blanc.

Les tiges en poussant semblent s'être tendues,
Comme en un même jet de sève et de fierté,
Et, vers le ciel, vers Dieu, montent à fleurs perdues,
Et nulle floraison n'égale leur beauté.

On les verra toujours monter en telle gloire,
Comme pour protester et redire à jamais,
Aux siècles du soleil, aux siècles de l'histoire,
Que le sol qui les porte est encore français.

À Théodore Botrel

C'est la croyance populaire !
On dit que les chansons de bord
Font danser dans le ciel polaire,
Les blanches aurores du Nord.

On dit aussi que la cadence
De la rame et des avirons,
Ralentit ou presse la danse,
La danse ronde des Clairons.

Botrel, plus grande est la magie
De tes refrains évocateurs,
Ô quelle merveille surgie
Dans nos esprits et dans nos cœurs !

Comme un preste vol d'alouettes
Qu'éveillent les pas du semeur ;
Comme une bande de mouettes
S'enlève au rythme du rameur,

L'essaim doré de nos légendes,
Nos cantilènes d'autrefois,
Vieux noëls, berceuses normandes,
Ouvrent leurs ailes à ta voix.

Entends-tu la note lointaine,
Perçois-tu le frais gazouillis
Du rossignol de la Fontaine,
Du rossignol des Bois Jolis ?

Écoute la Belle Française,
Qui veut toujours s'y marier,
S'y marier dans sa paroisse,
Et qui se fait toujours prier.

N'entends-tu pas la Belle Rose,
La belle rose au rosier blanc,
Qui désire et veut, mais qui n'ose
Offrir son petit cœur tremblant.

La Belle Rose me repousse :
La mignonne attend, pour s'ouvrir,
Que le petit doigt de ta Douce
S'en vienne en passant la cueillir.

À Brébeuf, à Lallemant, dans l'Immortalité

Vers l'illustre hauteur que vous avez atteinte,
Vers vous, que tout le ciel glorifie avec nous,
Magnanimes héros de notre histoire sainte,
Nous avons joint les mains et plié les genoux.

Nous saluons en vous, victorieux quand même,
Malgré tous les tourments d'un calvaire de feu,
Par un céleste élan d'héroïsme suprême,
Dieu glorieux en l'homme, et l'homme grand par Dieu.

Apôtres de Jésus, votre gloire domine
Une époque qui touche au sublime infini :
Holocauste sacré dont la flamme illumine
Les ombres de la croix et de Gethsémani.

Le jour où portant haut l'honneur des sacerdoces,
Vous avez traversé l'abîme des douleurs,
Vos yeux comme au matin de vos mystiques noces,
Dans l'éclair d'un regard, se sont mouillés de pleurs.

Vous pleuriez, non sur vous, pauvres missionnaires !
Vous pleuriez sur la plaine et les bois et les monts,
Où règne la terreur des huttes sanguinaires,
Que tient en son pouvoir un peuple de démons.

Dans la forêt, depuis l'effroyable épouvante,
Les torches des bourreaux ne viennent plus errer ;
La brise a des soupirs de prière vivante,
Mais la forêt se meurt de ne pouvoir pleurer.

Les sentiers d'où s'exhale un parfum d'aromates,
Ne se hérissent plus des flèches de l'enfer :
Sous la pourpre des fleurs on croit voir les stigmates
Du martyr inouï que la terre a souffert.

Vos larmes, ô martyrs, n'auront pas été vaines.
Et, dans les régions de l'âme et de l'esprit,
Le miracle du sang qui jaillit de vos veines,
Fit fleurir la vertu du sang de Jésus-Christ.

Témoignage éclatant des divines épreuves ?
Vrai miracle français, qu'un immortel clergé,
Riche de la richesse innombrable des œuvres,
D'âge en âge, jusqu'à nos jours, a prolongé.

Le promontoire sacré

Dieu dit, et ruisselant des perles du matin,
Le roc, comme en cadence, a surplombé l'espace,
Où tout le sombre azur du large flot qui passe
Ondule vers l'abîme infini du lointain.

Et Dieu, d'un signe au front, marqua le promontoire,
Qui, pour un peuple cher, dans un âge futur,
Sera le lieu puissant, le lieu clair, le lieu sûr,
Un autel, un berceau, les pôles de l'histoire.

Le temps passe. La Mer sauvage, au jour voulu,
Apporte, au lieu marqué, l' élu du sacrifice,
Qui, sur le roc barbare, érigea l'édifice
Contre lequel l'enfer n'a jamais prévalu.

Le Cap n'est plus hanté par la terreur païenne ;
Depuis qu'elle a connu la lumière et l'Amour,
Toute l'âpre montagne a béni chaque jour
Tous ces nouveaux venus qui l'ont faite chrétienne.

Sommet, dont l'éternel destin n'est pas vaincu,
Berceau victorieux de toutes les alarmes,
Promontoire sacré par le sang et les larmes,
Ton plus divin triomphe est d'avoir survécu.

Pour défendre le Roc, pour que nul ne l'entaille,
Ceux dont l'esprit respire et vibre en ta fierté,
Les héros et les saints de la fidélité,
Les morts même, à tes pieds, sont rangés en bataille.

La Maison de Gérin

Vieille demeure canadienne,
Dont l'âge et la solidité
Expriment bien la race ancienne,
Et son orgueil d'être terrienne,
Et son rêve d'éternité.

L'homme pieux qui t'a bâtie
Repose à l'ombre du clocher ;
Mais la vivante sympathie
Qui te fut toujours départie,
Le temps ne peut te l'arracher.

Quel prix as-tu donc, quel mérite,
Devant l'histoire et devant Dieu ?
Maison qu'une ombre chère habite,
Est-ce d'avoir été bénite
Par le premier curé du lieu ?

Demeure entre toutes aimée
De tes anges et de tes saints,
D'où vient-elle, ta renommée,
Toi qui vécus toujours fermée
À nos ambitieux desseins ?

Retraite où le doux solitaire,
François de Sales, eut trouvé
Pour y vivre la vie austère,
La paix, le calme, le mystère
Du cher petit coin tant rêvé !

Dans le décor des vieilles choses
Que le ciel se plaît à bénir,
Quelles prestigieuses causes
Attirent vers tes portes closes
Les pèlerins du souvenir ?

Dans un lointain de rêverie,
N'entends-tu pas le bruit profond,
La grave louange attendrie
De cette petite patrie
Dont le cœur à ton cœur répond ?

Maison des aïeux, c'est la Terre,
Une au foyer, une à l'autel,
Qui ne peut oublier ni taire
Tout ce que l'âme héréditaire
A produit de plus immortel.

Ils viennent, enchantés, sans doute,
Par le dolent et doux refrain,
L'air que, sans pleurer, nul n'écoute,
L'air nostalgique où vibre toute
L'âme divine de Gérin ;

Peuple qu'un même amour inspire,
Ils ont voulu qu'un fier métal,
Pour les siècles, fasse reluire
Le nom de l'aède et la lyre,
De tout l'or du soleil natal ;

Et tous, devant l'image agreste
Que respecte le bon passant,
Ils ont, avec le même geste,
Glorifié tout ce qui reste,
Tout ce qui charme en vieillissant.

Et toi, qu'il évoque en son livre,
Mère auguste, c'est ta bonté
Qui, jusqu'au bout, lui fit poursuivre
L'ouvrage qui le fait survivre :
C'est par ton cœur qu'il a chanté.

Chère morte, ombre sainte, agréé
Les honneurs dont il se défend.
Que ta maison nous soit sacrée !
Qu'elle soit à jamais parée
De la gloire de ton enfant !

Dernier bouquet

Dernier bouquet

Avec le blanc, l'azur, le rose
Qui diaprent tes humbles fleurs,
Poète, que ta main compose,
En bouquet, parfums et couleurs.

Unis au lis de la vallée
Qui semble dire : Souviens-toi,
La fleur de verveine étoilée
Dont le cœur d'or chante : aimez-moi.

À flanc de val et de ravine,
Avant l'aurore, va cueillir
Le romarin, la fleur divine,
Qui garde le cœur de vieillir.

Puis, au champ noir du dernier gîte,
Où le rêve en deuil est resté,
Cueille l'immortelle bénite
Qui te parle d'éternité.

Table

Prélude.....	19
Patrie intime	21
Patrie intime	22
Vieille maison.....	24
Ma lointaine aïeule	27
La petite Canadienne	30
Le Laboureur	34
La Glaneuse	36
Le Ber	38
Le branle du Sanctus	41
Mère glorieuse	43
La Rédemptrice	45
Une Sainte	47
Le dévidoir à sonnette	48
Les grandes aiguilles	50
La maison vide	52
La maison solitaire	53
Au grand soleil des champs	56
Le fleuve.....	57

L'érable	60
Les vieux ormes.....	63
Les cerises	66
La branche d'alisier chantant.....	69
Claire fontaine	71
La perce-neige des champs.....	73
Le rossignol	75
Le pinson des guérets	77
Au temps des semailles	79
Le goglu.....	82
Le vœu du semeur	84
La perdrix	86
L'hiver du rossignol	88
La mort des roses.....	91
Crépuscule rustique	93
Roses d'automne	94
Fin de jour	96
La montagne et la plaine.....	98
Au rythme du clocher	99
La prière ancestrale.....	100
Cloches natales	103
L'Église liturgique.....	105

Le baptême	108
Veni Creator	111
Le sapin de Noël.....	114
Le rameau bénit	116
La sauge écarlate	118
L'eau de Pâques.....	121
Baptême sans cloches	123
Le chapelet des morts	126
Liturgie	128
Première messe.....	130
Ô Prêtre, auguste ami de toujours !	135
In Hymnis et Canticis	136
Maris Stella.....	140
Au sanctuaire des miracles	142
Sainte Eutychiane	146
Prière	149
L'Angélus lyrique.....	151
Le vent qui souffle du couchant	154
La prière du vieillard	156
À ma plus douce France	157
Ô Patrie.....	158
Ma France.....	159

La Lignée.....	161
Notre terre.....	166
Le vieux parler.....	168
Reste Française.....	171
La France au tombeau de Montcalm	174
Papineau	177
À Crémazie.....	180
Noël historique	184
Épiphanie.....	187
Le sacrilège du feu.....	190
Université Laval	193
Le vieux Fort	195
La bonne France	198
Les lys.....	200
À Théodore Botrel.....	201
À Brébeuf, à Lallemand, dans l'Immortalité...	204
Le promontoire sacré.....	207
La Maison de Gérin.....	209
Dernier bouquet	214
Dernier bouquet.....	215

Cet ouvrage est le 61^{ème} publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.